

Der Universitätsbibliothek zu Toronto
als Geschenk überreicht
von
der Königlichen öffentlichen Bibliothek
zu Dresden (Königreich Sachsen)
1892

~~1088~~



LETTRES
DE MADAME
LA PRINCESSE DE G**.

SECONDE PARTIE.

14276

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

G642A

LETTRES

DE MADAME

LA PRINCESSE DE G**.

*Écrites à ses Amis , pendant le
cours de ses voyages d'Italie ,
en 1779 & années suivantes.*

SECONDE PARTIE.



A PARIS,

Chez P. J. DUPLESSIS, Libraire, Cour du Com-
mune de l'ancienne Comédie Française.

1790.



34,430.

24179
8/8/92.



LETTRÉS

DE MADAME

LA PRINCESSE DE G***

*Écrites à ses amis, pendant le cours
de ses voyages d'Italie, en 1779 &
années suivantes.*

LETTRE PREMIÈRE.

au même Naples, 4 Janvier 1780.

JE viens de voir le Museum de Portici, dépôt de tout ce qu'on a trouvé dans Herculaneum, Pompeii, & Stabia. C'est la plus belle & la plus étonnante collection d'antiquités qu'il y ait au monde.

En se promenant dans ces galeries
Partie II. A

précieuses , on a devant soi l'histoire domestique , religieuse & guerrière de ces anciens peuples , ainsi que l'histoire de leurs arts. Je n'entrerai point dans le détail de tout ce que renferme ce Museum. Les estampes en sont répandues aujourd'hui dans toute l'Europe.

On y voit toutes sortes d'ustensiles servant à l'usage de la cuisine , de la table , & des bains ; des instrumens de sacrifices , de guerre , de chasse , de musique ; le tout en bronze , dans des formes sveltes , élégantes , & d'un travail fini & précieux. J'y ai vû aussi du vin cristallisé dans des flacons de verre , du bled , du pain pétrifié , des œufs , des légumes & des fruits sans avoir perdu leur forme , plusieurs bijoux à l'usage des femmes ; & entr'autres quelque chose qui m'a fait rire , c'est un petit vase de verre qui renferme du rouge qu'on m'a assuré être à l'usage de la toilette. Je suis bien-aise d'avoir appris que les femmes ont été coquettes dans tous les tems ,

cela me feroit presque croire que la coquetterie est dans la nature.

J'y ai vu quelque chose de très-curieux. C'est l'empreinte de différentes parties du corps, moulées dans les cendres, d'une femme trouvée dans le souterrain d'une maison de campagne de Pompeii; l'empreinte de la gorge surtout est parfaite, on y peut encore apercevoir les traits de la draperie fine & légère dont elle étoit couverte. J'y ai vû aussi les anneaux, les bracelets, les colliers, les boucles d'oreilles, & autres bijoux de tête, le tout en or, dont ces infortunées étoient parées pour descendre dans les abîmes de la terre.

Il y a dans ce Museum une grande quantité de statues de marbre, de bronze, & de bas-reliefs tirés d'Herculanum, qui prouvent que la sculpture étoit en honneur dans cette Ville. Les peintures à fresque qu'on y a trouvées sont inférieures à la sculpture, & n'intéressent que par les sujets. Le pin-

ceau en est plus hardi que savant, & le coloris sans magie. Les arabesques valent mieux : les figures en sont sveltes, élégantes, & les sujets d'un bizarre piquant & gracieux : ce genre arabesque présente les délires aimables de la peinture.

Mais ce qu'il a de plus précieux dans ce Museum, c'est une grande quantité de manuscrits roulés & réduits en charbon, trouvés dans une bibliothèque d'Herculanum

On a imaginé ici la manière de les dérouler, invention précieuse, qui va transmettre à nos jours le génie de deux mille ans. Le Pere Antoine, qui en est l'auteur, m'a montré ce procédé. Il a déroulé devant moi une demi-feuille de ces manuscrits ; je tressaillois en voyant renaître des cendres, les produits du génie de ces tems reculés, & je gémissois en même-tems, en pensant que ce trésor rentrera peut-être encore dans le néant dont on l'a si heureusement tiré : il n'y en a que cinq

de déroulés. Le premier est un traité de morale & d'éducation; le second traite des rapports qu'ont certaines vertus avec les vices; le troisieme & le quatrieme sont sur la rhétorique, & le cinquieme parle des effets de la musique sur l'ame. L'auteur y prouve qu'elle corrompt & gâte le cœur; malgré mon goût pour cet art charmant, je croirois que cet auteur a raison, car les émotions douces, les sensations agréables amolliſſent certaines ames sans les rendre plus ſenſibles. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que le hazard ait fait rencontrer le même Auteur dans ces Ouvrages. Ces cinq rouleaux ſont de Philodème, diſciple d'Épicure.

Du Muſeum, je ſuis paſſée au palais du Roi. J'ai été frappée, en y entrant, par les deux ſtatues équeſtres de Nonius Balbus pere & fils, trouvées dans Herculanium près du théâtre. Elles ſont placées vis-à-vis l'une de l'autre dans les cours de ce Palais.

L'attitude & l'expression de ces deux figures frappent ; c'est la nature même ; on oublie qu'elles sont de marbre. L'artiste a donné à la pierre la vie & l'immortalité ; armées d'une cuirasse , un manteau sur l'épaule , des brodequins , la bride en main , on les voit partir. Les chevaux respirent , fiers , superbes , les yeux pleins de vie & de feu , les narines ouvertes , les muscles & les veines gonflées ; ils vont au grand galop.

A force d'aller , Nonius le pere s'est cassé la tête ; on lui en a fait une ici qui ne ressemble guere à la sienne ; mais il vaut encore mieux avoir une tête Napolitaine que de n'en point avoir. Remercions donc l'artiste , d'avoir posé sur un col Grec une tête Napolitaine.

Le palais du Roi , d'une architecture simple , & sans aucune décoration extérieure , est plutôt une maison de chasse qu'un palais. La même simplicité regne dans l'intérieur. Il y a quelques parquets , quelques tables en mosaïques ,

& plusieurs bustes trouvés à Herculanum.

J'y ai vu un petit salon revêtu de porcelaine de Naples, travaillée & sculptée dans le goût chinois. Les panneaux ornés de trophées en bas-reliefs, le plafond, les corniches, les frises, les encadremens des glaces, le pavé, tout est en porcelaine, ainsi que le lustre, qui est d'une forme très-élégante. Ce petit salon fragile est ce qu'il y a de mieux dans ce palais.

Il y a aussi un joli cabinet en beau vernis, fond bleu moulé en or, orné de petites figures de porcelaine blanche.

La situation de ce palais entre la mer & le Vésuve, qui en est fort près, est aussi belle que dangereuse.

La plus belle partie du jardin s'étend jusqu'au bord de la mer par les deux terrasses qui le bordent.

Les bosquets sont un peu sauvages; on ne connoît point encore ici l'art d'embellir & parer la nature, on l'abandonne

trop à elle-même , on lui laisse faire ce qu'elle veut. Adieu.

LETTRE II.

au même Naples , 19 Janvier 1781.

JE fors d'un spectacle étonnant , ravissant , magique ! Comment vous le peindre ? Figurez-vous l'immense théâtre de Saint-Charles , que je vous ai décrit , transformé en lumières. L'architecture , les sept rangs de loges , la scène , tout son ensemble , représentés par des milliers de lumières , qui , se répétant & se multipliant dans les glaces dont les loges sont tapissées , font voir en un clin d'œil six mille spectateurs.

L'harmonie , la magie de cette architecture de feu frappent , saisissent , & causent un tel ravissement , que tous les sens se réunissent à celui de la vue. J'ai cru être dans le temple du soleil.

Je ne vous dis rien du spectacle ,

il étoit éclipsé ; les décorations , les danses , les habits des acteurs , tout étoit superbe & analogue à la beauté du lieu , excepté la musique ; mais eût-elle été divine , je ne l'aurois pas entendue ; je n'avois plus que des yeux.

Adieu , je vais bien vite me coucher pour m'endormir. Mon imagination frappée de ce spectacle , m'y transportera peut-être encore dans le sommeil.

L E T T R E I I I .

au même

Naples , 6 Mars 1781.

LE carnaval est ici une vraie bacchanale ; ce sont des fêtes , des orgies , qui se succèdent. Les plaisirs courent en foule de toute part , on les rencontre dans les rues , dans les places , dans les théâtres ; s'ils osoient , ils entreroient aussi dans les temples : en vérité on en est assailli.

Ces jours derniers toutes les divini-

rés de l'Olympe étoient à Naples. J'aurois bien voulu que vous fussiez avec moi dans la rue de Tolède, lorsque toutes ces divinités y arrivèrent.

Cent mille spectateurs bordoient les maisons, étoient aux balcons & aux fenêtres. Trois files de carrosses tenoient cette longue rue d'un bout à l'autre. Acteurs, spectateurs, jusqu'aux chevaux, tout étoit masqué.

Hercule dans un char triomphal ouvroit la marche, la tête ceinte de branches & de feuillages de peuplier; il étoit couvert de la peau du lion qu'il étrangla dans la forêt de Némée, & armé de sa massue. Tout ce qu'il venoit de soumettre à sa puissance le suivoit. On voyoit les Amazones, le géant Anthée, fils de la Terre, les Centaures, la biche aux cornes d'or & aux pieds d'airain, le sanglier qu'il terrassa sur la montagne d'Érimanthe, l'Hydre de Lerne aux têtes renaissantes, le dragon, gardien, des pommes d'or du jardin des Hespérides; enfin

rous les monstres qu'il avoit vaincus dans les airs, sur la terre & sur l'onde, le suivoient enchaînés.

Après cette mascarade, venoit celle d'Iphigénie, qui représentoit l'instant où Pilade & Oreste arrivent en Tauride pour y être sacrifiés. Ces deux victimes, couronnées de fleurs, les mains liées & attachées derrière le dos, étoient menées par des soldats au Roi Thoas, qui, la couronne en tête & le sceptre à la main, marchoit pompeusement dans un char magnifique, traîné par dix chevaux. Un cortège nombreux le suivoit à pied & à cheval, ainsi que plusieurs chars où étoient les principaux de la cour. A quelque distance, on voyoit venir Iphigénie vêtue de blanc, couronnée de fleurs, & couverte d'un voile; elle marchoit à l'autel des sacrifices, accompagnée du grand-Prêtre & d'un grand nombre de femmes vêtues comme elle, portant dans les mains les instrumens du sacrifice. L'appareil étoit si

vrai , si imposant , qu'on étoit transporté dans la Tauride , & qu'on trembloit pour les victimes.

Ensuite venoit la nôce de Thétis ; vous savez que toutes les divinités de l'Olympe se trouvèrent à cette nôce. Les voici.

Un char de musiciens , élégamment costumés , ouvroit la marche & précédoit celui d'Apollon , où l'on voyoit en peinture & en sculpture tous les attributs de ce dieu. Il étoit traîné par quatre chevaux blancs , semblables à ceux qui conduisent le char du soleil. Le dieu des arts , couronné de laurier , jouoit de la lyre environné des Muses.

Après lui on voyoit arriver Vénus dans une conque d'or , traînée par dix chevaux blancs comme les cygnes qui la conduisent ordinairement , & dont le corps & les jambes étoient entrelassés de guirlandes de roses & de myrthes , avec des panaches , dont les plumes floïtoient au gré des vents. La déesse des

Amours étoit accompagnée des trois Graces , & de son fils portant son arc , son carquois & son flambeau à la main. Plusieurs petits Amours ailés , guidoient le char de la déesse ; les Ris , les Jeux & les Plaisirs la suivoient ; ils étoient représentés par un groupe de petits enfans nuds , parés de guirlandes de fleurs , dont l'un posoit une couronne de roses sur la tête de la déesse.

Le char de Jupiter suivoit celui de sa fille ; il étoit d'une magnificence digne du maître des dieux. Douze coursiers fiers , superbes & harnachés en brillans , le traînoient. Mercure le guidoit. Jupiter , ceint du diadème , le manteau royal sur les épaules , tenoit la foudre d'une main & le sceptre de l'autre. A ses pieds , on voyoit l'aigle aux aîles déployées , & à ses côtés la céleste Junon. Plusieurs autres chars où étoient les divinités du premier rang , suivoient le maître des dieux.

Venoient ensuite les divinités infer-

nales. On voyoit d'abord le dieu des enfers dans un char couleur de feu, orné de festons de cyprès. Dix chevaux couleur d'ébene, traînoient ce char funeste. Ce dieu terrible, au visage noir & lugubre, tenoit dans sa main son sceptre fourchu; on voyoit à ses pieds l'effroyable Cerbere; il avoit d'un côté les trois Harpies & de l'autre la Reine des Ombres, inspirant par ses yeux hagards la terreur & l'épouvante. Les trois Furies, la tête hérissée de couleuvres, des flambeaux & des serpens dans les mains, étoient à côté de la sombre déesse. Toutes les divinités infernales suivoient.

Ouvrez-bien les yeux; voici Thétis avec tout l'éclat d'une déesse & d'une nouvelle mariée. Son char est une coquille d'or environnée de petits Amours. Au lieu de ses dauphins, ce sont douze chevaux, couleur de chair, presque couleur de rose, qui traînent ce char galant. Ils sont parés de feuillages de la mer, de coraux, de perles, de

diamans, & leur tête est ombragée par un panache de plumes.

Thétis est vêtue de blanc, sa chevelure & ses vêtemens sont ornés de brillans & des trésors de son domaine, elle a d'un côté Pelée, & de l'autre le dieu de la mer, tenant en sa main son trident. L'Hymen, aux cheveux blonds, couronné de roses, son flambeau à la main, précède son char.

Les Néréïdes & les Tritons suivoient la déesse des ondes, ainsi qu'un cortège nombreux à pied, à cheval, & une grande quantité de musiciens.

Suivons aussi cette foule céleste au théâtre de Saint-Charles, préparé pour la recevoir. Son éclat, sa magnificence vous jettera dans le ravissement; vous croirez être dans l'Olympe, & vous jouirez en même-tems de toute la gaieté & des frivoles plaisirs des mortels.

Leur arrivée y excitoit un mouvement de folie & de gaieté très-piquant. Tous les spectateurs se rangeoient en

haïre pour les voir passer. Le Roi & la Reine étoient aussi dans la foule ; toutes les loges étoient en mouvement , en agitation. Vous auriez ri avec moi de cette admiration burlesque , & vous auriez pourtant admiré.

Après avoir fait plusieurs tours dans la salle en marche réglée , au son d'une musique éclatante , tous ces dieux & déesses dansoient une contredanse allégorique ; mais ne voilà-t-il pas cette méchante Discorde qui vient interrompre la danse & les plaisirs ?

Enfin , malgré la Discorde , la grandeur & la beauté du lieu , l'éclat éblouissant de dix mille lumières répétées par les glaces qui tapissoient les loges , la variété , la vivacité des masques , la magnificence de leur costume , les soupés qu'il y avoit dans chaque loge , tout en faisoit un spectacle singulièrement brillant. C'étoit , en vérité , une magnifique folie.

Adieu ; en voilà assez pour dérider
votre

vosre philosophie , & un peu trop pour
amuser vosre raison.

L E T T R E I V.

au même Naples , 21 Février 1781.

JE suis devenue habitante de villes qui ne sont plus ; je vis depuis plusieurs jours dans des ruines souterraines , au milieu des catastrophes de la nature. Oh ! combien de grandes & terribles choses j'ai vues ! j'ai parcouru le pays des dieux & des hommes , fameux en vertus & en crimes.

J'ai vû la nature dans le chaos de la naissance & dans les convulsions de la mort. La voie qui y mène *n'est pas moins* extraordinaire. On passe par la fameuse grotte du Pausilippe ; cette grotte est percée dans le sein d'une haute montagne , & s'étend à un mille. Dans la largeur trois carrosses passent à l'aise ;

la voûte s'élève à cent pieds de la terre. Quelques ouvertures au milieu du sommet, & celles de l'entrée & de la sortie, y répandent un foible crépuscule. On la prendroit pour le chemin où passent les ombres en allant au Champs-Elisées, qui en sont voisins.

En sortant de cette grotte, je suis entrée dans un joli vallon rond, environné de montagnes & rempli d'arbres entrelassés de guirlandes de vignes; il est coupé par le village de Pouzzol, que j'ai traversé; à l'extrémité j'ai trouvé une gorge fort resserrée, par où je suis arrivée au lac d'Agnano, dont l'aspect est délicieux & pittoresque. Il est entouré, en forme d'amphithéâtre, d'un cercle de vertes collines. Une belle allée de peupliers borde son rivage fleuri. On ne se douteroit guere en voyant ainsi sourire la nature, qu'elle eut jetté là dans un coin les germes de la mort. C'est au bord de ce lac, au pied de ces collines, qu'est cette curiosité meurtrière,

appelée la grotte du chien. C'est le domicile de la mort ; elle y a établi sa demeure perpétuelle : en y entrant son souffle envenimé tue, & l'on devient sa proie dans l'instant. J'ai approché de cette funeste grotte ; j'ai jetté un regard épouvanté à travers son atmosphère épais & bleuâtre. Une émotion triste a saisi mon ame. C'est donc ici, me disois-je, l'extrémité de la vie ? Si je fais un seul pas je cesse d'exister ! Qu'est-ce donc que la vie !

On y a porté un chien qui y meurt quatre ou cinq fois par jour ; il a été immobile après quelques minutes , & il expiroit dans les convulsions , si je ne l'eusse fait sortir promptement : on l'a jetté presque sans vie au bord du lac. Je l'ai cru mort ; mais l'air naturel l'a d'abord rendu à la vie, & il est couru se plonger dans le lac.

Tout meurt dans cette grotte jusqu'à la lumière. La redoutable souveraine qui l'habite veut les ténébres : elle aime

à porter ses coups à travers les voiles sombres de la nuit. On y a porté des flambeaux qui s'y sont éteints tout de suite, sans laisser ni bluettes, ni fumée, en les inclinant seulement vers la terre, car son souffle meurtrier ne s'élève pas plus haut. J'ai voulu voir jusqu'à s'étendoit le domaine de la mort, & j'ai fait continuer l'expérience en portant la lumière pas à pas, jusques au-dehors de la grotte. C'est-là que sont ses limites, & que s'arrête son funeste pouvoir; mais elle en est fort jalouse, & veut régner seule dans sa sombre demeure, car on y tireroit cent coups de pistolet à un homme, qu'on ne le tueroit pas, & s'il y reste une seule minute, il est mort.

Mais voyez comme la mort & la vie se touchent; à quelques pas de cette grotte, dans un petit bâtiment carré, voûté & divisé en plusieurs pièces, une fumée brûlante, une vapeur humide & sulfureuse, redonnent la santé & la vie

à ceux qui sont prêts à la perdre. C'est ce qu'on appelle les étuves de Saint-Janvier.

Les choses extraordinaires se succèdent. Nous avons passé de ce lac à travers des montagnes blanchâtres, calcinées & créées par des volcans, dans une vallée resserrée, bordée de chaque côté d'arbustes fleuris, qui naissent sur les cendres aux pieds de ces montagnes. Quel contraste ! la gaieté de la nature, en cet endroit, fait oublier les traces de ses fureurs.

Après une promenade de deux heures dans ce vallon, je suis arrivée au pied des montagnes qui environnent ce gouffre embrasé, que l'on appelle *la solfatara*. Elles semblent être en convulsion. Il s'en exhale de tous côtés une épaisse fumée. Du pied d'une de ces montagnes, sort & s'élève avec impétuosité une source d'eau bouillante, dont le bouillonnement intérieur fait un bruit semblable à des coups de canon conti-

nuels , que l'on entendroit dans le lointain , & se propage dans toute l'enceinte.

J'ai voulu grimper sur ces montagnes calcinées , pour aller voir la bouche du volcan qui se trouve à leur extrémité ; mais le bruit sourd & épouvantable du bouillonnement des eaux ; la noire fumée qui couvroit la cime des montagnes ; la terre qui retentissoit sourdement sous mes pas ; l'absence des arbres , des plantes , des fleurs , des oiseaux , tout arrêtoit mon courage. Je faisois un pas en avant , un en arrière ; je contemplois l'astre du jour pour me rassurer & me distraire ; mais l'aspect terrible de la nature me glaçoit & me rendoit immobile.

Nous retournâmes sur nos pas , & fûmes chercher nos voitures pour nous rendre à Pouzzol par une voie moins pénible ; nous y arrivâmes par le chemin tracé au bord de la mer , que l'on trouve en sortant de la grotte du Pausilippe.

La nouvelle Pouzzol située sur le bord de la mer, s'est élevée sur l'ancienne, fondée par les Grecs, dont l'imagination vive & riante se plût dans ces contrées que la nature dessina en grand, & où elle mit toute la hardiesse & la variété de son pinceau.

En voyant cette ville, on ne se douteroit guere qu'elle ait été le séjour de ces peuples aimables & des Romains qui la dominèrent ensuite. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une petite & mesquine ville, dont les habitans barbares n'ont d'autre industrie, d'autre ressource que la pêche; mais de grandes ruines parlent encore de sa magnificence, & font naître la triste idée que tout périt.

La destruction, pour l'anéantir, ne s'est pas servi du tems qui est son agent ordinaire. Elle a eu recours aux élémens, bien plus actifs. Les feux des volcans, les eaux de la mer & les convulsions de la terre, ont fait disparaître cette belle ville, dont quelques restes

s'apperçoivent encore sous les ondes ; d'autres sont isolés çà & là dans la campagne & dans la nouvelle ville.

Mais ne croyez pas que je fasse ici l'antiquaire , & que je vous promene dans toutes ces belles ruines ; je n'aurois pas même le mérite de la nouveauté. J'aime mieux vous peindre des idées, des sentimens, que les choses qui les font naître. Je vais pourtant vous conduire au milieu d'une place où vous verrez un piédestal de marbre blanc , dont les bas-reliefs représentent quatorze villes d'Asie personnifiées , qui furent renversées par un tremblement de terre & relevées par ordre de Tibere. La reconnoissance lui éleva une statue , dont il ne reste que ce piédestal : on lit sous les pieds de chacune de ces figures le nom de la ville qu'elle représente.

Voici , sur une autre place , une statue romaine avec la toge , érigée à un Préteur & Augure dont j'ai oublié le nom :
elle

elle regarde celle de St.-Janvier qui est vis-à-vis. Ces deux personnages semblent se mesurer & se dire beaucoup de choses très-plaisantes.

Le temple de Jupiter, consacré à Auguste, & profané encore par l'encens des idolâtres, est changé en cathédrale; la façade & l'intérieur en montrent les beaux restes dans les colonnes qui la soutiennent.

Montez au-dessus de Pouzzol, vous y verrez l'ancien amphithéâtre; mais si fort culbuté, qu'il est impossible de juger de sa première magnificence; on ne peut voir que sa grandeur par la vaste étendue de son enceinte. Il étoit de forme ronde. On voit encore sous les corridors, ou galeries, les loges d'où sortoient les bêtes féroces, pour dévorer les hommes qu'on leur livroit pour en amuser d'autres, & les prisons souterraines où l'on mettoit les malheureux héros de ces horribles tragédies. On a élevé une petite chapelle à l'en-

trée de la prison, où l'on croit que Saint-Janvier & ses compagnons attendoient cette mort barbare. Je suis montée au-dessus de l'amphithéâtre pour voir le lieu de l'arène; mais on n'en peut distinguer que l'enceinte. Les ronces & les décombres la couvrent entièrement.

A peu de distance de l'amphithéâtre, j'ai trouvé un grand édifice souterrain, espèce de labyrinthe, composé de plusieurs petites pièces qui se communiquent. C'étoit un réservoir auquel aboutissoit l'aqueduc, dont on voit encore quelques restes sur la montagne au-dessus de Pouzzol. On appelle ici cet édifice *Santo Camerelle*, car on sanctifie tout.

En descendant au bas de Pouzzol, entre le port & la montagne, on trouve le temple de Sérapis : c'étoit un des plus beaux de l'antiquité. On apperçoit sa magnificence dans ses ruines, où les plus beaux marbres brillent encore.

Voulez-vous que je reconstruise cet

édifice? allons, relevons ces matériaux précieux, ces ruines éparfées; mettons sur pied & en place le double rang de colonnes corinthiennes, & les statues de marbre qui l'environnoient. Posons au-dessus & autour des colonnes, cette superbe frise, qui soutiendra une coupole ouverte, comme celle du Panthéon de Rome. Plaçons à présent, au milieu du sanctuaire, la divinité du lieu; le voilà relevé, entrez-y pour voir ce que le temps n'a pas encore détruit: vous trouverez sur pied plusieurs colonnes du péristyle, qui étoit l'entrée principale du Temple; vous serez surpris, en y entrant, de marcher sur un pavé de marbre blanc, qui semble sortir des mains de l'ouvrier. Au milieu du sanctuaire, vous verrez sur le pavé une piece de marbre ronde, travaillée à jour, par où s'écoûloit le sang des victimes: aux deux extrémités, des anneaux de bronze dans le pavé, auxquels on les attachoit pour les sacri-

crifier. Vous y verrez aussi les vases de marbre blanc, où l'on mettoit les entrailles des victimes, & ceux qui servoient à l'eau lustrale; vous trouverez encore autour du Temple, les cellules ou chapelles revêtues de marbre. A l'un des angles, le purificateur environné de banquettes, les canneaux de marbre qui servoient à laver les ustensiles sacrés, & ceux de bronze, qui apportent l'eau.

Les colonnes, les statues qui environnoient ce temple, tout ce qui servoit à sa décoration, a été employé à l'ornement du palais de Caserta; ainsi change souvent d'objet la grandeur & la puissance.

La maison de Sylla étoit près de ce temple. C'est sous ce beau ciel, c'est dans cette riante contrée, que ce tyran farouche & de sang-froid, après avoir fait ruisser le sang humain, & abdiqué la dictature, vint se reposer de son pouvoir sanguinaire, & y respira pourtant un air pur.

Le temple de Neptune étoit tout près de là. Ce souverain des eaux , sortoit de son vaste & majestueux empire, & venoit se reposer sur ces bords délicieux dans son temple, où l'on n'apperçoit parmi les ruines aucun vestige de la demeure d'un Dieu.

Vis-à-vis, est celui de Diane, de forme ronde à l'intérieur, & quarré en dehors.

Au lieu de cette déesse , on y trouve des chevres & des vaches.

A côté du temple de Neptune, il y en avoit un autre dédié à l'Honneur. Le temps a fort bien fait de le détruire ; car la divinité qu'on y révéroit, a fui pour toujours cette petite contrée.

En sortant de Pouzzol par l'ancienne voie Campanienne , on arrive à la porte de l'antique ville, qui ne présente plus que quelques ruines informes ; en avançant on se trouve dans un chemin au milieu des tombeaux ; j'ai cru me trouver dans le pays de la mort. Une petite porte & un petit escalier m'ont in-

roduite dans ces tombeaux, qui sont de forme ronde, ou quarrée, entourés de petites niches, où l'on trouve encore dans quelques-unes l'urne Cinerere ; on y distingue celle du chef de la famille ; elle est plus grande que les autres & couronnée d'un fronton. Quelques-uns de ces tombeaux sont ornés de petits bas-reliefs & d'arabesques.

La Solfatara que j'ai retrouvée au-dessus de Pouzzol, sur une de ces montagnes calcinées, s'annonce par les traces des ses désordres. Le chemin creux & escarpé qui y mene, est bordé de ruines antiques : on y voit par-tout le ravage de la destruction. Le foyer de ce volcan étoit renfermé dans une haute montagne, dont le sommet fut emporté par une violente eruption, qui détruisit la ville de Pouzzol & tous ses environs. La Nature dut être bien irritée, lorsqu'elle fit sauter en l'air une masse si énorme, & qu'elle répandit la terreur & la mort dans toute cette con-

trée ; il ne reste plus à présent que la circonférence de la montagne , dont la base offre l'aspect d'une plaine ovale , d'un mille de tour , où se trouve le foyer du volcan , éteint selon les naturalistes , & très-allumé , selon moi.

Cette plaine , formée par la destruction elle-même , est entourée en forme d'amphithéâtre des restes de la montagne , dont la base est de cendres mêlées de soufre , & le sommet couvert de plantes odoriférantes & d'arbustes fleuris. On voit par-tout sur ce cercle de montagnes , & dans la plaine , s'exhaler des tourbillons de fumée qui , rougeâtre , pendant la nuit , ressemblent à des tourbillons de flammes. Dans la plaine on voit çà & là de petits lacs ardents , d'où s'élèvent de temps en temps une flamme subtile , & des étincelles bleuâtres & brillantes. Le plus grand jette des bouillons à une hauteur prodigieuse. En approchant de ces lacs , une fumée sulphureuse me suffoquoit ; la terre enflammée brûloit

mes pieds ; je les levois l'un après l'autre pour me soulager un instant & pouvoir approcher : un bruit sourd & profond retentissoit sous mes pas & dans toute l'enceinte ; je croyois être dans les domaines de Pluton ; à chaque instant la nature me crioit : Fuis, fors de ces lieux.

En descendant au port, j'ai salué en passant les ruines de la maison de Cicéron. Je vous laisse au milieu de ces ruines vénérables pour passer la mer.

LETTRE V.

au même Naples, 12 Mars 1781.

NOUS nous sommes embarqués au port de Pouzzol, tout près des ruines du pont de Caligula : ce sont les arcades auxquelles tenoit ce fameux pont de bateaux, qui avoit cinq milles de longueur, où cet insensé & barbare Empereur passa

trois fois en triomphe de Pouzzol à Bayes, en semant sous ses pas l'épouvante & la mort.

Nous avons traversé la mer pour aller voir, autour du golfe, ces monumens fameux de l'antiquité, tant chantés par les poètes : c'est une navigation délicieuse. Le port de Pouzzol est environné d'un cercle de collines toujours vertes : on croit se promener sur un lac, au milieu d'un beau jardin ; mais en approchant au rivage, le charme cesse, en voyant que ce bel amphithéâtre de verdure, que cette fécondité, naissent des cendres & de la mort.

C'est dans ces climats, c'est au bord de cette mer que la Nature exerça toutes ses fureurs ; c'est le pays de la mort : elle s'est promenée avec sa faux meurtrière sur ces contrées malheureuses & coupables.

Ces campagnes *heureuses*, ces contrées si fameuses, dont le ciel, le climat, & la riante nature inspirè-

rent aux poètes d'en faire le théâtre des plus grandes scènes de la mythologie ; cette belle partie de la Campanie , située au bord de la mer , semée de villes superbes & de maisons de plaifance habitées par les maîtres du monde , centre de leurs plaifirs coupables , est changée en montagnes de cendres. On voit le fruit de ces cendres , & du fond de la mer , des débris de temples , de palais , d'arcs de triomphe , monumens d'un orgueil bien puni. Toute cette côte qui s'étend en amphithéâtre le long du rivage , est tristement ornée de ces ruines majestueuses.

Nous avons abordé tout près du Monte-nuovo , cette montagne qui fut créée dans un moment de colere qu'eût la Nature.

La nuit du 29 au 30 Septembre 1538 , le ciel se couvrit d'épaisses ténèbres ; le tonnerre , la foudre , éclatoient de toute part ; on entendoit dans les airs , dans la terre , & dans la mer

un mugissement effroyable , suivi de furieux tremblemens de terre qui se succéderent pendant vingt-quatre heures. La terre s'entr'ouvrit , plusieurs gouffres de feu vomirent dans les airs à une hauteur prodigieuse , des tourbillons de flammes , de cendres , de pierres enflammées , & de noire fumée ; la mer recula du rivage ; tout offroit l'image de la destruction & de la mort ; enfin , au moment où la Nature étoit au plus fort de sa colere , cette montagne s'éleva subitement , & fit disparoître le lac Lucrin & le bourg de Tripergoli , qui restèrent sous la nouvelle montagne. On voit encore à ses pieds sous les eaux de la mer , les ruines & les décombres de ce bourg : au milieu du Cratère , il y a une métairie. Cette terrible métamorphose se fit dans l'espace de vingt-quatre heures.

De-là , nous avons traversé un petit vallon tortueux , par un chemin bordé d'arbustes fleuris , qui nous a conduits

au bord du lac d'Averne, ce lac funeste, dont les eaux vont se perdre dans l'Acheron qui en est voisin; il est environné de montagnes couvertes d'arbres d'un feuillage sombre; ses eaux sont d'un bleuâtre obscur, son rivage, quoique semé de fleurs, fait naître de sérieuses pensées. Saisie d'une sainte horreur, j'ai cherché l'arbre du rameau d'or pour descendre dans le sombre empire de Pluton; mais la forêt sacrée, où naissoit cet arbre précieux, n'existe plus : on va aujourd'hui aux enfers avec moins de cérémonie. Je suis donc entrée dans le temple consacré aux Dieux infernaux, qui est sur les bords de l'Averne; j'ai approché de l'autel, & au lieu de sacrifier une jeune *brebis noire* & une *génisse stérile* aux Dieux du sombre empire, j'ai offert des fleurs au Dieu de la Curiosité, & je me suis mise en marche pour les enfers, le long du rivage de l'Averne, où j'ai enfin trouvé la grotte de la Sybille, cet antre téné-

breux par où l'on descend dans le redoutable empire ; j'y suis entrée avec un courage , une assurance au-dessus d'une simple mortelle. Deux hommes noirs, une torche à la main , me devançoient : on les auroit pris pour des esprits infernaux qui me frayoient la route du Tartare ; je marchois en silence dans cette grotte obscure ; en approchant du sanctuaire , l'horreur ténébreuse du lieu m'a saisie ; il m'a semblé entendre la voix de la Sybille me crier : arrête , arrête , profane , que viens - tu faire en ces lieux ? Cette voix , ces accens m'ont rendue immobile. Je suis sortie , lui promettant de différer mon voyage aux enfers ; bien fâchée pourtant de revenir sur mes pas , car on y trouve , dit-on , très-bonne compagnie.

J'ai laissé-là l'Averne , & je me suis rembarqué pour suivre le rivage , qui m'offroit une grande scène pathétique , où je voyois l'orgueil humain anéanti. Je rêvois profondément dans ma barque ,

contemplant le rivage, & je fus un instant philosophe ; j'avois devant moi la ville de Bayes ; cette ville fameuse par son luxe, ses plaisirs , & sa licence , & dont l'air & le climat faisoient mourir la vertu : elle s'étendoit en amphithéâtre autour de la mer , jusqu'au sommet des montagnes. On en apperçoit encore toute la forme ; ses restes sont suspendus sur les rochers au-dessus des eaux.

A quelque distance du rivage , j'apercevois dans la mer , une rue où chemin pavé en larges pierres , se dirigeant vers Misène ; des fragmens de mosaïque, des colonnes & des chapiteaux renversés : quelques-unes de ces ruines sortoient du sein des eaux , comme pour menacer l'orgueil & les tyrans.

Nous abordâmes à Tritoli , sur la côte de Bayes , lieu fameux par les attentats de Néron. Là, au bord de ce rivage , sont les ruines menaçantes de son palais , de ce palais , séjour du crime ; c'est-là que le monstre invita sa mere

à un festin de réconciliation , la nuit même qu'il devoit la faire périr ; c'est au bord de ce rivage qu'il la reconduisit après le repas , lui donnant tous les signes affectueux d'une vive tendresse à l'instant où il la faisoit entrer dans le perfide vaisseau qui devoit s'entr'ouvrir au sein des flots pour l'engloutir ; & par ces perfides caresses , il auroit mis le comble à son crime , si ce crime pouvoit être plus grand : cet horrible stratagème ayant manqué , Agrippine se sauva à la nage ; des barques venues à son secours , la menèrent à Baïlé , par le lac Lucrin , à sa maison de campagne , qui étoit sur cette côte , où la nuit même elle périt par les ordres du monstre.

Mon ame se glaçoit d'horreur & d'effroi : mon esprit s'obscurcissoit sur ces bords funestes , où je voyois autour de moi la scène vivante du plus grand forfait.

Au bas de la montagne , sur laquelle s'élevoit ce palais , sont des grottes brû-

lantes , taillées dans le sein même de la montagne ; c'étoit sans doute les bains délicieux qu'avoit Néron sur cette côte ; ils sont distribués en plusieurs petites étuves & galeries voûtées , où l'on passe de l'une à l'autre. La chaleur y est si forte , que les torches s'y éteignent & s'y fondent tout de suite , & l'eau y a un tel degré de chaleur , qu'il en sort des traits de feu mêlés avec les bouillons.

Je me suis avisée de vouloir pénétrer dans ces étuves brûlantes : au premier pas , j'ai été couverte de sueur , & en avançant j'ai failli y étouffer ; il faut se déshabiller & marcher à quatre pattes pour pénétrer jusqu'au foyer de la chaleur ; je n'ai pas voulu faire la bête pour si peu de chose , & je suis sortie promptement.

De-là , en suivant la côte , nous arrivâmes à Bayes , située au fond d'un golfe ; le tour du golfe , les collines & les bords de la mer , sont couverts de ruines imposantes ; on y voit celles des palais des Césars ,

Césars, de Pompée, de Marius, & de Pison, où dans la conjuration d'Epicharis il avoit été résolu de tuer Néron, qui venoit y prendre les bains sans gardes & sans cortège.

Au bas du vallon, presqu'au bord de la mer, il y a trois temples dédiés à Diane, Mercure, & Vénus : ce dernier, fut consacré par César à Vénus Génitrix. Ces trois Divinités devoient recevoir des offrandes bien agréables sur un rivage si riant, si délicieux, où les plaisirs voltigeoient sans cesse & couroient en foule de toute part ; ils ne peuvent le quitter, car on voit encore dans le temple de Vénus, de petits amours se caresser.

Ces temples de forme élégante, sont des especes de rotondes, ornées de sculptures & de quelques peintures à fresque, presque effacées ; ils sont environnés de galeries ; on y voit le purificateur ; mais leurs divinités ne les

habitent plus, car ils sont entièrement dégradés.

Derrière le temple de Vénus est un grand édifice que l'on appelle ici les chambres de Vénus; il est composé de plusieurs pièces rondes & carrées, qui se communiquent; elles sont ornées, comme les temples, de sculptures & de bas-reliefs encadrés, d'un travail délicat & fini, dont quelques-uns font voir que cette Déesse présidoit en ce lieu. Toutes ces ruines sont entremêlées de beaux arbustes unis à des guirlandes de vigne.

J'ai poussé un peu loin la dévotion pour ces Divinités. Je me suis fait porter par un *Lazaron* à travers les marais & les décombres, qui sont entre la mer & ces temples, pour en aller voir l'intérieur; j'ai été la plus courageuse ou la plus curieuse de ceux qui étoient avec moi, car ils sont restés spectateurs sur le rivage; je mourois de rire de tout

ce que me disoit mon *Lazaron* pour me rassurer ; il me crioit : *corraggio , non abbia paura , non ce pericolo , rispondo di tutto , prega san Genaro , protettore delle donne* ; mais les ruines chancelantes qui pendoient sur ma tête , me détournoient un peu de ses gentilleses.

Après avoir jetté un dernier regard sur les ruines informes des palais des Marius , des Pompées & des Césars , devenus le jonet des ondes , qui les repoussent & les couvrent à leur gré ; après avoir fait quelques réflexions que vous devinez sur cet imposant spectacle , nous laissâmes le golfe de Bayes , où la destruction est si éloquente ; nous fîmes le tour du Cap , & nous descendîmes à un petit port qui est au bas du village de Baülé.

Le tombeau d'Agrippine est au bord de ce rivage , dans la même position que l'indique Tacite : ce monument me glaçoit d'horreur & de pitié en le parcourant. La lueur des torches qui en

pénétroient les ténèbres , y réfléchissoit une triste lumière qui redoubloit l'horreur du lieu. Ce monument , d'un goût simple , est tel que devoit être un tombeau élevé par des esclaves , tremblans en rendant ce triste devoir à leur maîtresse. L'intérieur est pourtant orné de sculpture & de bas-reliefs encadrés d'un travail précieux ; on y apperçoit même encore quelque vestige de peinture.

Près de ce tombeau , est celui d'Hortence , encore plus dégradé. On voit sur le rivage & sous les eaux de la mer , les ruines de sa maison de campagne.

Le village de Baïlé est bâti sur une colline ; les maisonnettes & les cabanes qui le composent , sont construites des ruines & sur les ruines qui couvrent ces campagnes.

J'y ai vu un édifice souterrain , fort vaste , que l'on appelle les prisons de Néron ; au-dessus & en dehors , sont quelques arcades voûtées & ouvertes , soutenues par des pilastres , sous les-

quelles est un escalier par où je suis descendue dans ce souterrain, distribué en plusieurs petites pieces voûtées, étroites, longues, especes de cachots, à la suite les unes des autres; je craignois de m'égarer dans ce sombre labyrinthe qui me sembloit celui des ombres.

La forteresse de Baülé est bâtie sur les ruines de celle qui appartenoit à Marius.

En suivant la côte, au-dessus de ce village, j'ai traversé un chemin bordé de tombeaux; je me suis apperçu là que j'approchois du séjour des ombres; je les évoquois pour m'apprendre le chemin des Champs-Élysées; mais leurs cendres froides & inanimées, sont restées immobiles dans les urnes, & m'ont laissé errer solitairement autour de ces tombeaux.

Je suis entré dans plusieurs; ils sont de la même forme que ceux de Pouzzol; quelques-uns sont ornés de bas-

reliefs & de peintures. Ce chemin des ombres m'a conduite au bord de l'Achéron , que les profanes Napolitains appellent le lac Fufaro ; ce fleuve redoutable , dont les ondes noires & agitées faisoient reculer les ombres. Là , j'ai cherché des yeux , j'ai appelé Caron pour me passer à l'autre bord du lac ; mais ce brutal & avare pilote n'a pas paru ; je me suis donc acheminée le long de ce triste rivage , où j'ai rencontré quelques ombres gémissantes , qui m'ont demandé des secours. Après avoir marché quelques temps au bord de l'Achéron , je suis enfin arrivée aux Champs-Elisées , situés sur la pente douce d'une colline , qui s'étend jusqu'au bord de la mer ; lieu charmant , antique séjour des ombres heureuses : un ciel pur & sans nuage , un printems continuel , est le climat naturel de cette agréable contrée ; la terre y est sans cesse couverte de fleurs , & les oiseaux ne cessent d'y chanter .

mais je n'y ai plus retrouvé ces belles prairies, arrosées par les eaux du Léthé, ni ces heureux bocages, ces délicieux vergers, ces bois de laurier odoriférant, & encore moins les ombres fortunées qui habitoient ces délicieuses campagnes; je n'ai vû au lieu d'elles, autour de moi, que *la misere & les pâles maladies* (1).

Je suis sortie des Champs-Elisées, m'arrachant malgré moi de ce lieu paisible & charmant, & regrettant surtout de n'y avoir plus trouvé le fleuve sacré du Léthé, où j'aurois bien voulu boire.

Je me suis acheminée vers le cap de Misène; j'ai vû, chemin faisant, un réservoir sous terre, qu'on appelle ici la piscine merveilleuse, vraiment merveilleuse par sa grandeur, sa magnificence & son entière conservation.

(1) Les habitans de ces contrées sont presque tous hydripiques, à cause des lacs & des marais qui infectent l'air.

C'est un quarré long, formé par des arcades, dont la voûte est soutenue par quarante-huit pilastres : on y voit encore quelques vestiges de bas-reliefs : on y descend par deux escaliers de marbre qui ont quarante marches, & dont l'un est encore praticable ; on tourne autour de la piscine par une platte-forme, où, de distance en distance, sont de larges degrés pour descendre au bord du canal & puiser l'eau. Cet édifice a ce caractère de grandeur que les Romains imprimoient à tous leurs ouvrages.

Il fut construit par ordre d'Agrippa, pour abreuver l'armée navale qu'il commandoit à Misène.

De-là, je suis arrivée au promontoire de Misène, lieu célèbre par le tombeau de Misène, fils d'Eole & compagnon d'Enée ; téméraire, qui osa défier à la trompette les dieux de la mer, en faisant retentir avec orgueil le rivage du son éclatant de son instrument ; il fut puni de son audace par Triton, premier

premier trompette de Neptune, qui oubliant qu'il étoit un dieu, fut jaloux, & le plongea dans les flots. Le superbe tombeau qu'Enée lui éleva sur cette montagne, lui a laissé son nom.

Au lieu de cette belle ville couverte de temples & de palais, on ne trouve qu'un triste & solitaire hameau ; ses ruines sont éparfes sur le rivage, au pied de la montagne ; on y distingue celles d'un amphithéâtre, ou un fermier s'est logé, lui, ses vaches & ses chevaux ; les corridors lui servent d'écurie.

On y voit encore quelques débris de la magnifique maison de campagne de Lucullus, où l'Empereur Tibere fut étouffé par ordre de Caligula, son neveu ; on dit que cet amphithéâtre appartenoit à cette maison ; mais pour le palais que les Empereurs avoient à Misène, on n'en voit aucun vestige.

J'ai cherché & j'ai trouvé quelques restes de la maison de Pline l'ancien. Il

commandoit à Misène la flotte romaine ; lors de la fameuse éruption du Vésuve, qui ensevelit Herculaneum & Pompeii. Il s'embarqua au port de Misène, & partit au plus fort de l'incendie, pour aller porter des secours aux villes & villages qui étoient autour de cette côte, affrontant la mer en fureur par les convulsions de la terre, la pluie de cendres de feu qui parloit du Vésuve, duquel il s'approchoit. Conservant dans ce terrible danger assez de force & de fermeté pour faire & dicter des observations savantes sur les divers phénomènes qu'il appercevoit ; victime de son dévouement & de son courage, il fut étouffé au bord de la mer par la fumée sulphureuse , mort bien digne d'un si grand homme.

Sur ce promontoire , un magnifique tableau s'offre à la vue : on a devant soi une vaste mer , environnée d'un amphithéâtre formé par des villes, des villages , de belles campagnes & de

petites îles, qui semblent flottantes. Près de-là, est la mer Morte, cette mer que l'avidé Caron traversoit sans cesse pour passer les Ombres aux enfers.

Avant de quitter ce rivage, j'ai voulu voir la fameuse ville où Enée aborda avec sa flotte en entrant en Italie, & le rocher ou Dédale, fuyant de l'île de Crète, vint d'un seul vol reposer ses aîles. On voit encore sur ces bords, les ruines du superbe temple qu'il consacra à Apollon par reconnoissance : c'est encore la patrie de la Sybille, qui m'a fait tantôt un si mauvais accueil ; ce fut à Cumès que Tarquin le superbe, chassé du trône du monde, vint chercher un asyle & un tombeau, on en voit encore quelques pierres ; Pétronne s'y fit ouvrir les veines après avoir écrit sa fameuse satire.

Cette ville s'élevoit sur la colline, & s'étendoit en plaine au bord de la mer. Fameuse & libre long-temps par la sagesse de ses loix, elle se corrompit ensuite par son luxe, eut des tyrans & périt.

On y entre encore par un arc-de-triomphe de marbre, presqu'entièrement conservé. L'étendue de son enceinte, la grandeur & la majesté de ses ruines, rappellent la magnificence & le luxe de ses habitans.

En marchant au milieu de ces grandes ruines, je me suis rappelé avec un peu d'orgueil pour mon sexe, cette héroïne qui ayant délivrée Cumès du tyran qui vouloit l'affervir, ne voulut point d'autres récompenses, que le singulier triomphe de porter sur son dos le cadavre sanglant du tyran, dans toutes les rues de la ville, au milieu des acclamations de l'enthousiasme qu'inspiroit son courage & son héroïsme.

Que l'autre sexe, toujours orgueilleux & injuste à notre égard, nous refuse après ce trait, le courage, le génie & l'élévation de l'ame !

Sexe foible & timide, découragé sans cesse par l'adresse & l'artifice de celui qui veut le dominer, quand rempli-

rons-nous les vœux & l'intention de la Nature , en donnant à notre ame & à notre génie , toute leur force & leur étendue ? Foulons avec un noble courage le préjugé ridicule & barbare , qui , pour nous asservir , nous cache & nous dérobe pour-ainsi-dire à nous-même , & rendons grâces à la Nature , qui , en nous chargeant des emplois les plus touchants & les plus sacrés , nous départir le plus beau rôle dans la société ; elle donna , il est vrai , la force physique à l'homme ; mais notre sensibilité , notre délicatesse , notre douceur & nos grâces , ont encore plus d'empire que cette force , & l'on peut dire que si l'homme joue le premier rôle dans le physique , nous avons le premier dans le moral.

Soyez assez généreux & assez juste pour ne pas m'en vouloir de ce que je viens de vous dire en faveur de mon sexe. Le génie doit être dépouillé de préjugés & des petites passions qu'enfante

la vanité , & vous savez d'ailleurs qu'il n'a aucun sexe.

Pour me réconcilier avec vous , je vais vous conduire à deux tombeaux que je trouverai sur mon chemin , en retournant à Naples : ce sont ceux de Virgile & de Sannazar. Le tombeau de celui-ci est dans une église , élevée sur les ruines de la maison qu'avoit ce poëte au bord de la mer , dans une situation ravissante ; il est placé derrière le maître-autel. Ce monument d'une belle forme , est en marbre blanc. Sur une urne sépulcrale , s'élève le buste du poëte couronné de laurier , deux Génies en pleurs l'accompagnent & lui font hommage de guirlandes de cyprés. Apollon & Minerve n'ont point abandonné le poëte , & sont près de lui de chaque côté du tombeau. La superstition a écrit à leurs pieds les noms de David & de Judith ; en voyant cette supercherie , j'ai dit tout bas , le dieu des Arts & la déesse de la Sagesse ont

bien mal fait de se dépayser, car ils ne sont ici que deux aventuriers. Au-dessous de l'urne est un bas-relief, où l'on voit Neptune, Apollon, Pan & autres divinités qui inspiroient ce poëte.

La voûte au-dessus du tombeau, représente le Parnasse; on y voit le cheval Pégase, & la Renommée qui pose une couronne sur la tête du poëte. Quelque jour il vous en arrivera autant.

Peu loin de cette Eglise, sur le penchant de la colline, au-dessus de la grotte du Pausilippe, est le tombeau de Virgile. Un sentier couvert de ronces & d'épines, est l'avenue de ce trésor, des payfans à demi-sauvages m'y ont conduite. Ces cendres augustes reposent dans un monument barbare; la Nature a vengé le Génie de la barbarie; ces cendres ont fait naître un laurier qui ombrage ce simple tombeau.



L E T T R E V I.

au même , Naples , 15 Mars 1781.

V Ous avez vu les ravages & les destructions des volcans de Pouzzol ; venez voir ceux du Vésuve. Je suis arrivée au pied de ce volcan ; mais la mort de la Nature , les traces de ses fureurs , & le bouleversement où je la voyois , tout cela a arrêté ma curiosité. Qu'aurois-je vû ? que vous aurois - je peint ? Une femme a bien mauvaise grace en peignant la Nature en colere , elle ne saisit sa ressemblance qu'en peignant ses douceurs & ses charmes ; car le pinceau prend toujours la trempe de l'ame , & le coloris de l'imagination. J'ai donc laissé là le Vésuve pour aller voir ses destructions ; j'ai commencé par la ville de Pompeii , située sur le penchant du

Vésuve ; position qui prouve que l'instinct des animaux est bien plus utile à leur conservation , que ne l'est la raison à la nôtre.

Je n'ai vu qu'une très-petite partie de cette malheureuse ville ; le reste n'est point encore découvert ; l'esprit napolitain n'est point curieux , & les excavations se font avec tant de lenteur , si peu d'ordre & tant de négligence , que cela fait pitié aux amateurs de la belle antiquité.

Je suis arrivée d'abord dans le quartier des soldats ; il est à-peu-près dans son entier.

Ce camp , est une grande arène ; d'un quarré long , entouré d'une colonnade , ou galerie couverte , qui communiquoit à de petites cases qui existent encore à l'entour , il y avoit deux étages à ces logemens ; les cases du second étage aboutissoient à une petite galerie suspendue ; toutes ces pieces étoient revêtues en stuc , peintes en arabes.

ques & pavées en mosaïques, & ne recevoient le jour que par la porte ou par une ouverture qui est au-dessus. J'ai vu un grand logement qui devoit être celui du commandant ; quelques casernes de soldats sont remplies de décombres & d'ossements : auroit-il mieux valu que cette destruction eût été l'ouvrage du dieu de la guerre ! je crois que non, la nature ne connoît point la vengeance, & agit sans orgueil comme sans ambition, & d'ailleurs elle crée souvent en paroissant détruire. On a trouvé dans ce camp plusieurs squelettes d'hommes & de chevaux ; un des chevaux étoit chargé d'effets précieux ; ceux qui l'avoit équipé ne pensoient guere qu'il dût faire un si long voyage. En fouillant ce camp, on a trouvé plusieurs armures, un casque, sur lequel est gravé le siege de Troyes parfaitement représenté, une trompette d'airain, d'une construction singuliere & très-curieuse : six flûtes d'ivoire sont

jointes à la partie inférieure & communiquent à la même embouchure; ces flûtes ne sont point percées & sont de diverses grosseurs; leurs différents sons réunis à celui de la trompette, devoient faire un instrument militaire très-éclatant, & propre à exciter la fureur des combats; on y voit encore la chaîne de bronze qui servoit à le porter.

En découvrant les prisons de ce camp, on y a vû les malheureux prisonniers encore dans les fers; quel spectacle! on diroit que la vengeance des hommes se perpétue, & s'étend au-delà même de l'anéantissement!

Le grand théâtre de Pompeii communiquoit au camp des soldats, ainsi qu'un autre petit théâtre qui terminoit ce camp, dont la colonnade semble avoir servi de péristyle à ces deux théâtres. Je ne puis rien vous dire de la beauté de ces deux édifices, car ils sont presque entièrement couverts: avec la baguette

magique , je pourrois vous les faire voir.

Près de ce camp sont les remparts de la ville ; il y a encore une petite maison à trois étages avec une terrasse qui donne sur les remparts ; en y entrant , j'ai été frappée par un objet bien pathétique : une malheureuse victime de la catastrophe , étoit encore couchée à côté d'un bain , près d'un fourneau sur un monceau de cendres , dans l'attitude d'une personne tombée à la renverse. Quel spectacle attachant ! je ne pouvois m'en arracher ; il me sembloit en m'éloignant de cet objet , que je quittois un être qui m'étoit cher. Tout près de cette petite maison , sur le penchant d'une monticule , est un temple d'un style grec , on n'y voit plus qu'un autel & des chapiteaux renversés. Peu loin de ce temple , est celui d'Isis ; il est d'une forme agréable ; on apperçoit dans sa construction cette légèreté , cette

élégance que l'on admire dans les moindres édifices des anciens. Les colonnes que l'on y voit encore, les débris des frises & de divers ornemens, font d'un goût précieux & annoncent sa magnificence : on y voit encore un autel & le purificateur ; on y sacrifioit à l'instant fatal de l'éruption, sans doute pour calmer la colere céleste. Le temple étoit paré, les autels préparés pour les sacrifices ; les prêtres vêtus d'une tunique blanche, de lin, la tête couronnée, marchaient à l'autel ; les sacrificateurs amenaient les victimes ornées de guirlandes, les vierges vêtues d'une robe blanche, couronnées de fleurs suivoient, offrant des fruits & des fleurs à la déesse..... à l'instant un déluge de feu & de cendres arrête ce cortège céleste, & anéantit l'idole, ses autels, son temple & la ville. Ainsi se joua la nature du culte insensé que les hommes rendoient aux dieux.

On a trouvé sur l'autel des sacrifices les squelettes des prêtres & des vic-

times, les cendres, les charbons & tous les ustensiles nécessaires aux cérémonies du culte, comme vases pour l'eau lustrale, pour recevoir les entrailles des victimes, lampes, candélabres, sistres, instrumens des prêtres, des tables isiaques. La statue d'Isis en marbre blanc de style égyptien, tenant dans la main une espece d'instrument ou clef, qu'on dit être celle des écluses du Nil.

Pour nous, nous y avons fait un dîner fort gai, au lieu d'y faire des sacrifices.

Nous avons marché quelque temps pour nous rendre à la ville, à travers les riantes campagnes qui la couvrent en partie. En pensant que ces campagnes s'étoient formées sur les cendres & les décombres d'une ville qui essuya pareille catastrophe, tout le charme de la Nature dispa-roissoit à mes yeux ; les arbres fleuris n'étoient plus pour moi que de sombres cyprès ; la rose, le jasmin, que des fleurs tristes & sauvages ; le rossi-

gnol & la fauvette qui voloient dans les airs , que des oiseaux funebres & de mauvais augure ; enfin je ne voyois dans cette riante campagne , qu'une terre désolée & punie par la Nature.

On arrive à la ville par une place qui paroît avoir été décorée ; elle aboutit à une rue longue , peu large , pavée de grandes pierres de lave avec deux trottoirs. Tous les édifices sont de si petite proportion , qu'il m'a semblé voir une ville en miniature.

Les maisons subsistent presque en entier , la partie supérieure a seule cédé. La construction de la plupart de ces maisons , consiste dans une cour , où regne un portique couvert , soutenu par des colonnes & qui introduit dans les pieces du rez-de-chaussée ; ces pieces très-petites & presque toutes sans fenêtres , ne recevoient le jour que par la porte.

Je ne fais comment les habitans de ces contrées brûlantes , pouvoient résister à un tel climat , ainsi logés.

La plupart de ces pièces, sont pavées en mosaïques ; les plafonds sont peints , ainsi que les murs, ornés d'arabesques, dont les figures sont sveltes, élégantes, & d'un bizarre agréable.

Presque toutes les maisons ont des bains & des étuves , petites pièces d'une jolie forme , & ornées aussi de peintures.

Au bout de cette rue , est une grande porte qui devoit être une des entrées principales de la ville , & qui semble avoir été décorée , comme l'annoncent les fragmens qui sont par terre : on y voit deux bancs demi-circulaires ; sur l'un , on lit cette inscription : *C'est ici le lieu de la sépulture de la prêtresse Mammia , qui lui fut accordée à elle & à sa famille , par un décret des Décurions.*

Près de-là, est ce tombeau ; il étoit de forme ronde, décoré de colonnes & de statues de marbre. Les débris de sa magnificence, renversés au pied de
ce

ce monument, semblent défier la mort même, & lui dire, que le temps aussi puissant & aussi inexorable qu'elle, fait détruire ses temples & ses autels. Au centre de l'enceinte qui renferme ce tombeau est l'endroit où l'on brûloit les corps; on y voit les niches dans lesquelles on plaçoit l'urne Cinéraire. En face du tombeau, quatre figures sortent de la terre, & paroissent sur un mur; les traits de leur visage expriment les différents caractères & les degrés de la douleur & du désespoir. Cette idée enfantée par la douleur elle-même, est bien naturelle, bien énergique.

Sur la même voie, qui est la voie Appienne; on trouve une maison de campagne qui devoit appartenir à quelqu'un de distingué. Une cour environnée d'une galerie, un péristyle, un grand vestibule, des bains élégamment décorés, les peintures gracieuses dont les pièces sont ornées, l'enceinte d'un grand jardin, où l'on voit çà & là, des dé;

bris de colonnes & de statues, un air de magnificence qui n'est point effacé, tout y indique le rang du propriétaire.

Il y a dans cette maison un vaste souterrain; j'y suis descendue, c'est une galerie voûtée qui regne autour de l'édifice. Tout le long du mur, de chaque côté, il y a de grands vases d'argille, enterrés presqu'en entier dans les cendres & les ponces.

Au bas de l'escalier de ce souterrain; on a trouvé dans un coin à côté de la porte, vingt-sept squelettes de femmes tapies & entassées les unes sur les autres; l'empreinte & la forme de leurs corps & de leurs vêtemens, se voyoient encore moulés dans les cendres qui les enveloppèrent. Sans doute dans cette journée de terreur & d'effroi, ces tristes victimes se réfugièrent dans ce souterrain pour s'y mettre à l'abri des ponces, des torrens de lave, & de la pluie de cendres & de feu que vomissoit le volcan, mais l'éruption fut si soudaine,

si terrible, qu'au lieu de sauver leur vie, elle y trouverent une mort déplorable.

A quelque pas de cette maison de campagne, est un tombeau de forme quarrée & d'un genre simple, soutenu par deux colonnes corinthiennes; on y voit des faisceaux de Liçteurs.

En découvrant cette ville, des tableaux grands & épouvantables ont d'abord frappé Les regards : plusieurs squelettes conservoient encore la forme humaine; les uns sortoient précipitamment de leurs maisons, d'autres y entroient, l'un tenoit encore une clef à la main pour ouvrir la porte, un autre un sac ou étoient de l'argent, des médailles & des camées; on en a trouvé d'autres dans l'attitude de l'épouvante.

Quel grand & étonnant spectacle, si on avoit pu conserver cette tragédie sans la décomposer! quelle forte & terrible illusion de la voir dans le lieu même de la scène, dans l'instant, pour-ainsi-dire de l'action & dans la même atti-

tude où l'avoit laissée la catastrophe ; la résurrection de cette ville ainsi présentée eut été le plus rare trésor du monde , & une leçon de morale pour les hommes , bien éloquente & bien au dessus des froides maximes de sagesse des philosophes de nos jours.

En marchant en silence dans cette ville , mon ame s'attristoit de plus en plus , mon affliction étoit d'une nature si singulière , que je ne saurois vous la peindre ; la sensibilité est une grande magicienne ; elle rapproche les temps les plus éloignés , & nous fait voir & sentir dans l'instant , les malheurs & les catastrophes de deux mille ans.

Savez-vous bien que j'ai pris une sérieuse passion pour les choses qui n'existent plus ? elles me font sentir le néant de tout ce qui existe. Qu'il seroit beau ! qu'il seroit glorieux , en voyant les destructions de la nature , d'anéantir par l'esprit & la raison toutes les fo-

lies des hommes, leur orgueil , leur folle ambition, leur puissance, leur fausse grandeur, leurs préjugés, & enfin de ne conserver d'eux que la vertu & le génie ! Si cela arrivoit, vous devriez être bien tranquille sur votre entière conservation.

LETTRE VII.

au même , Naples , 20 Mars 1781.

EN revenant de Pompeii, j'ai trouvé Herculanium sur mon chemin ; mais je ne puis vous décrire que ma terreur, & la métamorphose qui s'est faite en moi dans cette ville anéantie.

En y entrant, on a donné à chacun de nous une bougie. Des torches nous devançoient, & nous sommes descendus sous des voûtes noires & humides dans ces souterrains lugubres, à la pâle lueur des flambeaux, comme des ombres égarées.

En entrant dans cette ville souterraine, il m'a semblé sortir de la nature ; mon existence a paru m'abandonner. Transportée, pour-ainsi-dire , dans un nouveau monde , tout a été changé pour moi , je n'étois plus le même être ; je ne voyois plus ; je ne sentoís plus de la même manière ; toutes mes sensations étoient nouvelles ; je me trouvois , dans une ville qui n'étoit plus , environnée d'objets , qui me parloient fortement de la catastrophe qui l'avoit anéantie ; le lugubre du lieu , l'air funeste qu'on y respire , la triste lueur des flambeaux qui pâlissoit dans cette atmosphère antique , chargé de noires vapeurs , la mort qui y parle à chaque pas , un profond sentiment de pitié qui me faisoit voir & sentir cette effrayante catastrophe , comme si je venois d'en échapper , toutes ces sensations & ces sentimens divers jettoient mon ame dans une terreur , une épouvante que ma raison ne pouvoit calmer ; mes sensa-

tions étoient trop fortes pour elle ; elle n'étoit plus pour moi qu'une foible lumière qui ne pouvoit m'éclairer ; mon ame étoit suffoquée ; un poids accablant l'oppressoit. Cette sensation étoit si forte, qu'elle me sembloit physique ; je n'ai pu résister plus long-temps à cette nouvelle & pénible existence ; il a fallu sortir. Lorsque j'ai revu le ciel, la terre, que j'ai respiré l'air, il m'a semblé retrouver la nature & la vie ; dans cette singulière situation , je ne pensois plus, & encore moins pouvois je me rendre compte de mes sensations ; ma pensée fugitive , s'évaporoit d'abord, & je ne pouvois la saisir ; j'étois trop occupée de sentir ; lorsque j'ai été dehors, j'ai voulu m'en rendre compte ; mais il n'étoit plus temps, je me retrouvai dans mon état naturel, les objets qui m'avoient changée, avoient disparu. Je n'ai donc pu me retracer que l'espece de cahos où avoient été mon ame & mon esprit.

Ce changement d'existence dans cette ville souterraine, m'a fait penser que les lieux où nous nous trouvons , les objets qui nous environnent, donnent souvent à notre ame toutes ces modifications diverses que nous éprouvons , & dont souvent nous cherchons la cause.

Pompeii ne fit qu'attrister mon ame ; mais Herculanium la fit mourir. Dans Pompeii , on voit briller le soleil , ce spectacle parle au cœur , & lui dit : Tu es encore dans la nature ; mais en entrant dans Herculanium on croit en être sorti.

Les cendres qui couvrent cette malheureuse ville, soutiennent la ville de Portici ; c'est pour l'empêcher de s'affaîsser, qu'on a laissé là les fouilles , & recombilé les divers édifices qui avoient été découverts.

Quelle perte ! quel spectacle pour l'ame & pour l'esprit , si l'on voyoit
sortir

fortir Herculanium de ses cendres !

Si la ville de Portici m'appartenoit, je la ferois bien vîte disparoître, pour voir Herculanium à sa place.

La magnificence des édifices qu'on a découverts dans cette ville, sa régularité, ses rues tirées au cordeau avec des trottoirs, dont une étoit bordée de chaque côté de colonnades, qui conduisoient à deux temples superbes, les beaux-arts réunis, tout atteste que cette ville étoit une des plus belles de la Campanie. On n'y voit plus à présent que le théâtre, grand, superbe, majestueux. Les colonnes, les statues de marbre & de bronze, les peintures qui le décoroient, parlent encore de sa magnificence dans le Museum Herculanium. Sa forme est demi-circulaire, environnée de gradins en amphithéâtre; je l'ai parcouru dans la situation que je viens de vous peindre, pleine de terreur, tremblante, agitée, faisant un pas en avant, un en arrière, & maudissant ma curiosité. J'avois le

bras du chevalier P.i , qui rioit de ma force & de ma foiblesse. En le parcourant , je me le figurois en action , brillant , retentissant des applaudissemens de l'enthousiasme , à l'instant même de la catastrophe ; l'effroi me glaçoit , la pitié devenoit en moi un sentiment très-énergique ; je ne fais pourquoi notre imagination se plaît à nous transporter dans des lieux où notre ame se trouve si mal : cette inconséquence est-elle dans nous , ou dans la nature ?

J'ai parcouru les corridors, les gradins, l'avant-scène, l'orchestre, les chambres des acteurs ; je suis montée au dernier ordre de gradins ; par-tout je jettois un coup-d'œil effrayé , & fuyois avec précipitation ; tout me faisoit peur , mon ombre même , cependant vous connoissez mon courage. Etant sur le théâtre , j'ai vu en l'air quelque chose tomber sur ma tête , j'ai jeté un cri ; c'étoit un sceau qui alloit chercher l'eau dans un puits qui est sous le théâtre ; c'est

en le creusant qu'on découvrit Herculanum. Dans cette ville souterraine, on entend le bruit & le mouvement de l'autre ville que l'on a sur la tête : rien n'est plus singulier que d'entendre rouler sur ces voûtes antiques les carrosses qui passent dans l'autre.

Portici, bâti sur les cendres d'une ville qui essuya pareille catastrophe, au bord du volcan qui la détruisit, sa vue menaçante, devroient enfin faire voir aux hommes que cette raison dont ils sont si fiers, n'est qu'un fantôme d'orgueil. Adieu, adieu, je finis, car je n'ai plus que des idées de deux mille ans passés.



L E T T R E V I I I.

Lyon , ce premier Octobre 1781.

A M***, à Marseille.

M.

QUAI-JE vu ! ciel ! quel tableau ! J'en suis encore toute émue ; c'est le sacrifice d'Iphigénie par Jules-Romain : en l'admirant, des larmes couloient de mes yeux. Le sacrificateur a déjà levé le poignard sur le sein de la victime , on voit dans toute sa contenance l'abandon de la vie ; ses bras pendans ont pris cette attitude que bientôt ils ne quitteront plus ; mais c'est dans la tête sur-tout qu'on admire l'expression sublime de la douleur ; son front livide conserve encore la noble candeur de l'innocence, ses yeux ont ce voile qui est l'avant-coureur de la mort : à la paleur extrême ont succédé ces ombres

lugubres , qui enveloppent les traits d'un être mourant , ses lèvres ont cessé d'être pâles , la mort qui circule dans ses veines les a noircies par son souffle empoisonneur ; enfin , la douleur , la terreur des approches de la mort sont si fortement exprimées dans la figure d'Iphigénie , qu'une partie de ce qu'elle souffre a passé dans mon ame , & j'allois crier au bourreau de frapper , pour finir son supplice & le mien.

Iphigénie est belle ; mais sa beauté ne touche plus , elle afflige.

Je n'ai rien à vous dire des villes de la France que je viens de parcourir , un village d'Italie vaut mieux ; c'est un air de chaumière & de misère qui fait pitié ; on n'est point dédommagé par les beautés de la nature , je la trouve un peu trop monotone , ce ne sont point ces délicieuses campagnes de l'Italie , qu'elle semble avoir pris plaisir de parer , & qui charment le voyageur , & le font rêver délicieusement ; ce ne sont

que des plaines à perte de vue , qui me laissent toujours à ma place.

. Lyon est une belle ville , par sa situation unique & ravissante , le vert coteau qui l'entoure en amphithéâtre , tout animé de maisons de campagne , la Saône & le Rhône qui , tantôt s'unissent , tantôt se séparent , & qui semblent en continuelle rivalité pour parer la ville & féconder la campagne , les points de vue variés & pittoresques que présente ce tableau , sont vraiment enchanteurs.

Mais la ville ne répond pas à la beauté & au charme de sa situation ; l'intérieur est mal bâti , les rues en sont étroites , sans alignement , obscures & sales. Le quai du Rhône , la place de Belle-Cour & quelques édifices , sont les seules beautés de Lyon.

La magnificence de l'Hôtel-Dieu est édifiante & honore cette ville ; le malheur , la souffrance , & la misère peuvent se dire en y entrant : ici on respecte

l'infortune, puisqu'on lui donne une hospitalité si honorable.

L'Hôtel-de-Ville, autre édifice magnifique, renferme plusieurs monumens antiques; on y trouve sur une table d'airain la harangue que l'empereur Claude fit au Sénat de Rome en faveur des Lyonnais, & un autel où l'on sacrifioit à la déesse Cybelle.

On y voit l'embrasement de la ville, sous l'empire de Néron, peint par Thomas Blanchet : on lit au bas de ce grand tableau le mot de Sénèque sur ce terrible événement.

Voulez-vous voir les restes de cette ancienne colonie Romaine? montez sur le coteau qui environne la ville; vous trouverez les Minimes logés dans l'amphithéâtre où ces peuples s'assembloient; ces idolâtres ne se doutoient gueres qu'un jour des Minimes viendroient y occuper leur place.

Près de-là, on voit des restes d'a-

queducs & d'autres ruines informes, dont je ne devine pas l'origine.

La promenade de Perrache est un ouvrage digne des Romains; on a fait reculer l'indomptable Rhône pour élever à sa place une superbe allée de peupliers tous égaux, qui portent leurs têtes jusqu'aux nuées; on s'y promène l'espace d'un mille, ayant le Rhône d'un côté, la Saône de l'autre, qui coulent entre de belles prairies émaillées de fleurs, & un riant coteau qui s'élève en amphithéâtre, tout semé d'habitations champêtres.

Lyon mériterait une description plus étendue, mais je n'ai pas le temps de vous la faire; je me suis dérobée un instant pour vous peindre mon enthousiasme pour ce rare tableau : j'ai tout quitté, & je suis venue toute émue en silence pour vous le décrire, crainte qu'en différant, ma tête & mon cœur ne se refroidissent. Prenez garde que l'absence

ne produise cet effet sur vous. Adieu, aimable ami. Soyez toujours coquet, toujours frivole, puisque cela ne vous empêche pas d'être constant & profond quand vous le voulez.

L E T T R E I X.

Marseille, le 20 Novembre 1781.

A la Princesse, à Paris.

M A D A M E,

JE craignois bien que vous ne m'eussiez oublié, & que ces promesses de m'écrire, sur lesquelles je comptois, ne s'évanouissent dans de plus agréables occupations; mais la lettre que j'ai reçue depuis peu de jours de Paris, m'a fait le plus grand plaisir; le génie élevé, & l'esprit agréable qui y brillent d'un bout à l'autre, la rendent digne de vous, & je ne trouve en moi que le zele & l'admiration que vous m'avez toujours inspirés, qui me la fassent mériter. Le tableau que l'on pourroit faire d'après la des-

cription de celui d'Iphigénie, ne seroit sans doute pas moins beau que celui de Jules-Romain. *Ces ombres lugubres, qui enveloppent les traits de cette princesse, ces levres qui ont cessé d'être pâles, la mort qui circule dans ses veines, les ayant déjà noircies par son souffle empoisonneur*, nous donnent l'idée la plus vive & la plus énergique de ce chef-d'œuvre. Si l'image est sur la toile, l'expression est à vous, & c'est là une espèce de création aussi sublime que celle du peintre. Vous avez, suivant l'art des grands maîtres (que vous avez plutôt devinés qu'étudiés) adouci ces images terribles, par vos réflexions sur la personne chez laquelle vous avez vu cette peinture : elles portent un caractère si touchant & si aimable, qu'on voit bien que rien n'échappe à votre esprit & à votre cœur.

Je n'ai point d'aussi agréables descriptions à vous offrir; vous savez quelle misère nous afflige: il me souvient d'ail-

leurs, il vous souvient peut-être aussi, de mon infériorité, lorsque j'ai été assez hardi pour vouloir vous imiter; & si quelque trait heureux pouvoit me faire honneur, je vous en devrois l'hommage, puisque c'est vous qui me l'inspiriez. Mais quand j'aurois sous les yeux & les tableaux des grands peintres, & les temples des Dieux à décrire, l'espoir de briller feroit sans doute sacrifié au desir qui m'a agité & m'agite depuis votre départ, de savoir des nouvelles de vous & de tout ce qui est vous; c'est-à-dire, de votre époux, de votre santé, de vos plaisirs & de vos occupations, & je regarderai toujours l'époque de ma vie la plus heureuse, celle où le génie assez stérile que m'a donné la nature, prenoit une sorte de vie & s'échauffoit aux rayons de tout celui qu'elle vous a prodigué, & qu'elle a uni à des vertus & à des graces dont il n'est pas toujours accompagné. J'attendrai donc, non sans impatience, que vous entriez avec

moi dans quelques détails sur ce qui vous regarde, sur cette capitale si célèbre, & sur ses habitans; tout cela ne m'intéresse cependant que par rapport à vous, vous pour qui mon enthousiasme ne doit cesser jamais, puisque les raisons de cet enthousiasme ne sont fondées sur rien qui soit fragile & sujet à l'inconstance.

Votre esprit & votre ame sont toujours en action, vous ne sauriez voir aucun objet avec indifférence; & s'il n'a pas été possible de rendre agréable la route de Marseille à Lyon, la comparaison de l'ennuyeuse monotonie des chemins, avec les délicieuses campagnes d'Italie l'a fait pardonner, puisqu'elle nous vaut des souvenirs si agréablement exprimés : c'est une idée charmante que celle de la Saône & du Rhône, qui *tantôt s'unissent & tantôt se séparent*, & qui *semblent dans une continuelle rivalité pour parer la ville & féconder la campagne*; vous pourriez apprendre

aux Lyonnais à voir leur ville, & jamais vous ne l'auriez appris d'eux.

Nous possédons ici M. le Gros, qui doit laisser l'Opéra de Paris désert; la foule qui va l'entendre est inexprimable; je comprends bien que cela doit étonner une tête Italienne; j'ai osé lui trouver des défauts; mais livré à mon ignorance sur la musique, & sans espoir d'être soutenu par vos réflexions, je cède, & je ne suis plus qu'un mouton qui va avec les autres.

Voilà une lettre bien longue, Madame; j'ai payé des traits de feu & de génie par des raisonnemens qui ne sont pas de la même famille; je n'ai pas été cependant sans adresse, puisque j'ai trouvé le moyen d'embellir ma lettre par des citations de la vôtre; au reste je n'aspirerai jamais à la gloire de briller auprès de vous, je serai content de l'honneur de connoître ce qui vous rend supérieure à toutes les femmes; mon enthousiasme ne diminuera jamais, duf-

fai-je ne vous pas croire entièrement sur la coquetterie , car c'est l'attribut indélébile du sexe , & ce défaut , si c'en est un , il faut le chérir & ne point penser à le perdre.

J'ai l'honneur d'être avec respect ,

M A D A M E ,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur ,

S. V.

L E T T R E X.

Bourgoin , ce 25 Novembre 1781.

A Madame***, à Lyon.

M A D A M E ,

JAi encore le cœur tout malade de notre séparation ; plus je m'éloigne , & plus je la sens. Je ne vous dirai rien de notre reconnoissance , vous êtes trop délicate pour qu'on vous remercie ; les ver-

tus que vous avez vous sont si naturelles, qu'on doit en vous remercier la Nature de vous avoir formée si parfaite. Nous ne cessons de parler de vous & de votre époux ; nous répétons à chaque instant, qu'ils sont honnêtes ! quels cœurs ils ont ! & vous êtes unis l'un & l'autre dans nos cœurs comme par l'Hymen.

Que je suis fâchée d'être partie hier ; un enfant qui vient de naître , empêche les chevaux de marcher. Je me suis levée à quatre heures du matin , & nous voici arrêtés dans le plus maussade endroit du monde ! N'est-ce pas bien piquant ? voilà un enfant (1) qui a bien peu de rapport avec l'amour , quoiqu'il soit né d'une mere aussi belle ; l'un à des aîles & ne s'arrête jamais , l'autre ne veut pas seulement que l'on marche.

(1) C'étoit le Dauphin de France.

L E T T R E X I.

Naples, 25 Mars 1782.

Au Président de l'Académie des Arcades
à Rome.

LE grand luxe que la nature a déployé dans ces riantes contrées, ne peut me distraire de l'esprit & du génie que j'ai laissés à Rome; ce souvenir me poursuit, & m'a fait penser souvent que si Rome n'est plus la première ville du monde par l'héroïsme & le courage, elle l'est encore par l'esprit & le génie dont vous êtes le chef; & pour moi qui ai plus de sensibilité que de courage, j'aime bien mieux Rome moderne que Rome ancienne; car le peuple d'Apollon est bien plus aimable que celui de Mars.

Naples me semble le séjour que choisit la Nature pour son domicile; elle
ne

ne trouva plus rien à faire à Rome ,
& faisant un peu la mine aux hommes
d'avoir voulu la surpasser , elle vint s'é-
tablir à Naples.

L E T T R E X I I.

Naples , 14 Février 1782.

Au Duc des G..... à Palerme.

Monfieur le Duc ,

AP R È S avoir parcouru la plus belle
partie de l'Europe , nous avons voulu
voir auffi les bords heureux de la belle
Parthénope , où la nature semble avoir
prodigué tout fon luxe. Tandis que
l'hiver fait sentir fes rigueurs , que la
neige & les frimats couvrent la terre ,
que les fleurs , les papillons & les oi-
seaux ont disparu , le printems & toute
sa gaieté regnent dans ces contrées que
la Nature favorise & effraie tour-à-tour.

II. Partie.

H

Il me semble que je respire plus à mon aise sous ce beau ciel , & que j'y ai plus de vie. Si ce ciel , cette terre , cette mer pouvoient fixer l'inconstance ; ici finiroient tous les voyages , que je tâcherois alors d'oublier & non de décrire. Mais tous ces voyages , l'absence , l'éloignement , ne m'ont point fait oublier l'aimable Duc des G.... le voisinage rend ce souvenir plus agréable encore , & me fait desirer d'avoir de ses nouvelles.

Je vous envoie mon portrait , fait de la main de mon mari ; il devoit être ressemblant , car il m'a observée onze mois avant de prendre le pinceau ; cependant vous n'y verrez que les exagérations de l'amour , qui , comme vous savez , fait embellir tout ce qu'il touche ; mais vous les lui pardonnerez , j'en suis bien sûre.

*PORTRAIT de la Princesse de G***
par son mari.*

Teofrasto , Plutarco , e la Brujere scris-

fero de' caratteri che nulla interessavano la loro sensibilità. Assai meglio fecero i Tiziani, i Rafaeli, i Petrarca, i quali, o con magia seducente di colorito, o con morbida incantatrice freschezza di stile, eternarono gli oggetti del loro amore. Sono Pittore anch' io sono vostro Sposo, e credo che il più nobile e delizioso uffizio della mia penna quello esser debba d'abbozzare alcuni lineamenti del vostro volto non già, ma sibbene del vostro merito.

Una vivacità brillante accoppiata ad una dolcezza d'anima insinuante ad un tratto e persuasiva: una imaginazion creatrice, che in ogni cosa facilmente ravvisa, e senza porci attenzione i contrasti più gai ad una sagacità unita di ragionare, e ad un' altezza di genio atte entrambe ad afferrare i grandi rapporti della natura, e le verità primordiali d'ogni maniera; ciò che alla di lei conversazione una dolcezza somministra che soavemente trattiene. uno splen-

dore che abbaglia , un' energia che rapisce. Animata da tutto quel entusiasmo ch'è figlio delle più belle virtù obbedisce ad una sensibilità che è pura , delicata e profonda. Un ammirazione di verace sentimento per le cose sublimi e grandi ; e quindi la giusta conoscenza della propria grandezza , d'onde in lei non l'orgoglio nasce , ma la modestia. Diretta a coltivare le scienze avrebbe potuto girne del pari colle più celebri donne ; ed i depositari della gloria , i dispensatori della fama , i grandi scrittori l'avrebbero a ragione celebrata onor del suo sesso. Spinta da una rara e privilegiata organizzazione sentissi in petto un'istinto di somma grandezza , e quindi quella nobile fierezza , quella apparente noncuranza , di cui ben sovente feco stessa lagnarsi. Non conobbi nè iniei viaggi altra donna già mai , ch'anima avesse più sublime , genio più felice , più pura virtù ; un oggetto insomma in cui fosse così d'accordo il brio d'un' ama-

bilità fociale con l'angusta mai sempre
 femplicità della fchietta natura. Poſ-
 ciache adunque la mia ragione fu in me
 la fovrana de' movimenti dell'anima ;
 farà per me fempres sì dolce oggetto
 l'idolo del mio cuore , la foavità de
 miei giorni , la portione più cara e fenſi-
 bile della mia gloria.

LETTRE XIII.

Naples , ce 16 Mars 1782.

Au même , à Palerme.

JE ſuis fort touchée, M. le Duc , de
 vos allarmes ſur ma ſanté ; elles me
 confirment toujours davantage dans l'i-
 dée que j'avois de la ſenſibilité de votre
 ame ; mes maux ſont opiniâtres , car
 le changement d'air , de climat & de
 lieu , n'a pu me ſoulager ; de grands
 médecins ont été conſultés ; mais Eſcu-
 lape n'eſt ſelon moi qu'un aventurier

qui se donne pour un Dieu, & ne fit jamais de miracles.

Si l'Amitié avoit des aîles, je lui dirois de vous amener à Naples; mais elle n'en a point, & tant mieux, il vaut mieux qu'elle marche au lieu de voler. Que deviendrait donc le cœur, s'il falloit trembler aussi pour elle ! venez donc en marchant.

Je ferois charmé que l'on vît ici dans le portrait que j'ai fait de vous, combien je suis habile à saisir la ressemblance.

Que vous êtes heureux, M. le Duc, de récréer votre philosophie dans les jardins parfumés de la Sicile ! qu'il est doux de se reposer dans une agréable solitude des travaux pénibles du Gouvernement, & de se dire quelquefois : je me suis occupé du bonheur des hommes, & si j'ai travaillé pour des ingrats, je n'en suis pas moins heureux ! Les plaisirs champêtres, en nous rapprochant de la nature, ramènent l'ame à elle-même.

L E T T R E X I V.

Naples , ce 31 Mars 1782.

Au même à Palerme , en lui recom-
mandant un jeune Auteur.

HÉ QUOI ! M. le Duc, vous allez traverser les mers, vous allez affronter le redoutable écueil de Charybde & de Scylla , pour venir me voir ! l'amitié a presque autant de courage que l'amour, & a souvent avec lui bien d'autres ressemblances : vous riez !

La joie que m'a donnée cette nouvelle , m'a entraînée hier au soir malgré moi dans le monde pour pouvoir en parler à quelqu'un, car nous aimons non-seulement à nous répéter ce qui nous fait plaisir, mais nous voulons encore en parler aux autres. J'en ai donc parlé à la Duchesse de Montalbeau, dont la vivacité & le feu Sicilien contrastent

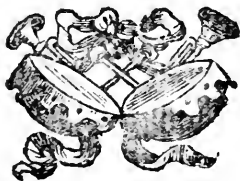
fort avec l'indolence & la tiédeur des femmes Napolitaines. A propos des femmes Napolitaines, plusieurs d'entre elles s'assemblèrent il y a quelques jours dans un jardin, pour une chose très-fé-
rieuse ; il ne s'agissoit pas moins que de faire de vifs reproches à la Nature. La plus éloquente d'entre elles prit la parole , & lui dit : O Nature ! quel est donc notre crime ! avons-nous désobéi aux douces loix que tu nous imposes ; ne sommes-nous pas les plus soumises , les plus obéissantes de tes sujettes ? Lorsque tu nous parles, notre cœur docile & flexible ne va-t-il pas au-devant de ta douce voix ? avoues que tu ne régnas jamais avec tant d'empire sur notre sexe ; d'où vient donc ton indifférence & ton mépris pour nous ? Hé quoi ! toi qui, dans ces contrées, souris à tout ce qui respire, qui rends l'astre du jour plus brillant, l'aurore plus vermeille, le terrible élément calme & tranquille, la terre maîtresse de faire tout ce qu'elle veut ;
toi

toi qui doubles le parfum des fleurs & leur donnes un coloris plus vif, plus agréable; toi enfin qui caresses ici jusques aux animaux, & laisses prendre aux chevaux nos graces & notre coquetterie; n'es-tu donc fiere & dédaigneuse qu'envers nous? Toute l'assemblée pénétrée de la force & du pathétique de ce discours, garda le silence, & moi qui me trouvois-là par hazard, je le rompis. Puisque vous ne pouvez, leur dis-je, fléchir la Nature, tâchez au moins de vous passer d'elle.—Nous passer d'elle, & comment!—Ayez de l'esprit.—Mais, disent-elles, il faut encore avoir recours à la Nature, car c'est elle qui le donne & le distribue à son gré.—Ah! Mesdames, on voit bien que vous ne connoissez pas cette capitale, si célèbre par sa science & son industrie; apprenez donc que dans cette ville magique, on fait se faire un esprit.—Ce que vous nous apprenez-là est incroyable; comment peut-on se faire un esprit?—Vous ne connoissez pas, vous

dis-je , cette industrieuse ville ; que n'y fait-on pas ! de quoi n'y vient - on pas à bout , & sur-tout lorsque la mode commande ? L'esprit y étoit il y a quelque temps à la mode ; tout le monde vouloit en avoir , on en cherchoit par-tout sans pouvoir en trouver , car la Nature en est fort avare ; enfin on parvint à se faire un esprit & à se passer d'elle !— Apprenez-nous donc cet art précieux , si vous le connoissez !— Hélas ! Mesdames , je l'ai étudié aussi , mais j'ai perdu mon temps , mon imagination revêche se roidissoit à chaque leçon , & m'a forcé de renoncér à l'esprit ; mais il me vient une idée. Je connois un homme dont le génie se communique facilement , il pourroit faire votre affaire ; de plus il est Romain , ces gens-là sont éternellement brouillés avec la Nature qu'ils ont toujours cherché à surpasser ; je pars , je vais le trouver pour l'engager à vous donner des leçons d'esprit.

J'ai réussi , M. le Duc , j'ai décidé

M. l'Abbé à se charger de cette tâche délicate; il vient de faire un petit ouvrage propre à son dessein, & qui a pour titre, *Journal des Dames*; je m'empresse, M. le Duc, de vous envoyer cet ouvrage intéressant, en vous recommandant l'Auteur : c'est au génie à encourager les talens, & vous êtes fait pour en être le Mécène.



L E T T R E X V.

Naples , 10 Août 1782.

A Madame de.... à Marseille.

SI vous me boudez, vous avez bien raison, je me boude bien davantage d'avoir manqué à la promesse que je vous fis à Paris, en répondant à votre charmante lettre. Je pourrois bien vous dire que le bruyant & les dissipations des capitales, les longs voyages & mes indispositions, m'ont privée d'un plaisir qui devient un besoin pour le cœur, dans l'absence ; mais toutes ces raisons ne sont que des folies, dont l'amitié ne se contente pas & ne peut se justifier ; j'ai donc tort, je l'avoue, & c'est de ce seul aveu que j'attends ma grace ; j'aurois bien des choses à vous dire si je n'avois à vous parler de vous-

même ; j'aime mieux satisfaire mon cœur que votre curiosité. Comment vous trouvez-vous de vos indispositions ? êtes-vous à la campagne , qu'y faites-vous ? comment se porte cette petite Déesse Flore & cette espiègle d'Emilie , qui doit avoir déjà jetté sa poupée par la fenêtre , & cette digne mere qui fait ses délices de la vertu ? Vous êtes bien heureuse , ma chere Dame , vous vivez pour la Nature ; vous avez de quoi exercer toute votre sensibilité envers des êtres qui sont votre ouvrage , & vous pouvez aimer autant que votre ame le demande ; je vous envie ce bonheur , car une mere tendre est le chef-d'œuvre de la nature en sensibilité.

Que vous avez bien fait de faire abandonner le service à M. de..... ; voilà une guerre qui m'a l'air de durer longtemps. Si les souverains pouvoient sentir les douleurs d'une mere , le désespoir d'une épouse , & enfin la désolation que ce fléau d'orgueil & d'intérêt

jette dans les familles , peut-être ne feroient-ils plus la guerre; mais ces peres de famille , ces époux qui vont ainsi exposer leurs jours , ont bien plus , selon moi , d'inhumanité que de courage.

Que faites-vous de votre forte-piano ? le mien est souvent en silence. Un autre goût, où je ne réussis pas mieux , m'a fait négliger celui de la musique. Un des plus grands chanteurs de l'Italie, vient cependant faire renaître ma foible voix; il faut bien chanter en Italie , car la musique y a pris la place de la pensée : en la parcourant j'éprouvois les mêmes regrets qu'en marchant en silence dans les décombres de ces villes abîmées , où je vais souvent rêver. L'Italie fait pleurer de regret , il faut aller rire à Paris : je le voudrois bien; mais il faut que j'aille avant pleurer encore en admirant Rome.

Naples est un beau théâtre , dont les acteurs sont encore médiocres , on tâche de les former; mais la nature & l'ha-

bitude sont de terribles obstacles à vaincre , ils céderont peut-être aux Génies & aux Graces qui s'en occupent.

Cette ville est très-intéressante par les phénomènes de la nature ; mais l'homme n'y est pas son chef-d'œuvre.

Adieu, Madame ; écrivez-moi bien vite pour dissiper la crainte où je suis de vous avoir refroidi par mon silence , & croyez que ni l'éloignement , ni les dissipations , ni mêmes les vrais plaisirs , ne pourront distraire un moment mon cœur de son attachement pour vous.



L E T T R E X V I.

Lyon , le 1 Juillet 1783.

A un Abbé Napolitain, qui a une grande originalité de génie, & qui fait allier beaucoup d'esprit avec beaucoup de dévotion.

Caro Dom Benedetto.

JE suis partie de Naples avec un vif regret de vous quitter, & l'absence ne fauroit l'affoiblir. Je regretterai toujours ce Dom Benedetto, dont l'esprit est si bien d'accord avec le cœur & ses conversations, où il faisoit des drames comiques sans s'en douter, où on voyoit, d'après nature, les foibleſſes & les ridicules des hommes, & où l'on pouvoit ſe corriger en riant.

Si quelque jour nous nous rencontrons dans les Champs Elyſées, je vous dirai : Hé! bien, Dom Benedetto, avouez que

nous avions bien raison , lorsqu'à Naples nous combattons ces trois philosophes qui vouloient nous ôter , à vous & à moi , l'espérance de nous revoir ici. (1) Où sont à présent ces philosophes & les systèmes qu'ils avoient forgés , où sont-ils ? Alors vous me répondrez , car vous serez bien plus instruit que moi dans les mysteres de l'éternité ; vous me répondrez : ah ! ma chere ombre , les philosophes & leurs systèmes se sont dissipés comme se dissipent la rosée & les brouillards du matin à l'arrivée du soleil.

La catastrophe arrivée en Calabre m'a fait frémir , & me glace lorsque j'y pense. Une ame sensible est déchirée en se représentant ces grandes scènes de la Nature , qui sont les tragédies de l'humanité. Hélas ! que de victimes aura fait cette révolution physique , si simple pour la Nature , & si extraordinaire pour les hommes ! Que deviendront nos prétendus

(1) Nous combattons le matérialisme ; car il est encore permis de croire en Dieu.

philosophes, ces esprits-forts, qui croient en être les maîtres, en prenant si souvent pour elle les rêves de leurs cerveaux ! Que deviendrait leur caquet philosophique, en voyant la terre trembler & s'entrouvrir, les villes disparaître, les montagnes rentrer dans les abîmes, les rivières s'arrêter, la mer immobile, ou se renversant sur elle-même, des ténèbres horribles couvrant la terre, le soleil lui-même annonçant le deuil lugubre de la Nature, les animaux fuyant avec effroi une terre qui ne produit plus que des flammes & des cendres ; enfin des milliers de victimes périr sous les décombres ; d'autres, la terreur dans le cœur, le regard égaré, s'attachant à la terre qui s'entrouvre, aux arbres vacillans, poussant les cris du désespoir, & levant au ciel des mains tremblantes, en lui demandant leur père, leur mère, leurs époux & leurs enfans expirans à leurs yeux sous les ruines ! Que deviendroient ces philosophes au milieu de pareilles catastrophes ! Ah !

la connoissance de leurs foibleſſes les feroit peut-être retourner à la nature, ils deviendroient hommes, & c'eſt alors qu'ils feroient vraiment philoſophes.

Je vous exhorte, Caro Dom Benedetto, à faire le tableau de cette grande catastrophe.

C'eſt à votre imagination pittoreſque, & à votre ame pleine d'énergie, à laiſſer à votre patrie ce monument de génie & de ſenſibilité ; vous êtes un peu ingrat envers la Nature, elle vous donna le génie, & vous n'en faites rien.

Dites au Chevalier Planelli, que les beaux eſprits de la France ne me feront jamais oublier ſon génie ; & au docteur Vario, que les médecins François me font deſirer de me bien porter, tandis que lui me faiſoit deſirer d'être toujours malade.



L E T T R E X V I I.

Lyon, ce 5 Août 1783.

Au Duc de B.....

Monsieur le Duc,

JE vous ai boudé quelque tems sur votre indifférence à notre départ de Naples, mais j'ai fait comme ces amans qui soupçonnent leurs maîtresses d'inconstance, & qui oublient leur colere au moindre revers qui leur arrive.

Les malheurs arrivés dans votre patrie réveillent aussi mon amitié pour vous, & me font desirer d'avoir de vos nouvelles. Ce courroux, ces convulsions de la Nature, m'ont jetté dans la consternation & l'abattement. L'ame peut-elle, sans frémir, se représenter un si terrible tableau !

Hélas ! au moment où je décrivois les catastrophes qui anéantirent il y a deux

mille ans les plus belles villes de la Campanie , les mêmes malheurs répétés aujourd'hui font trembler ma plume.

C'est à votre belle imagination , Monsieur le Duc , à faire le tableau des scènes qui se passent près de vous. Votre plume poétique, dont le coloris fin & délicat peint si agréablement la nature belle & paisible, doit s'exercer aujourd'hui à la représenter dans toutes ses fureurs. La poésie est le peintre flatteur de la nature ; son coloris, ses nuances, son clair-obscur nous la rendent toujours intéressante & nous charment, soit en nous peignant ses charmes, ses délices, ou en faisant le tableau de ses fureurs, & sur-tout lorsque son pinceau est guidé par une imagination comme la vôtre, alors on la voit agir, on la devine même ; car personne n'en fait mieux que vous la ressemblance.

Adieu , Monsieur le Duc , soyez persuadé que l'absence ne sauroit affoiblir mon amitié & mon admiration pour

l'Apollon de la belle Parthenope & surtout du Posylippe (1), terre poétique où les cendres de Virgile fécondent les grands Poètes.

LETTRE XVIII.

Lyon , le 19 Août 1783.

A la REINE de Naples.

MADAME ,

LA bienveillance & l'estime dont votre majesté m'a honorée pendant mon séjour à Naples , me font espérer qu'elle recevra avec indulgence les hommages & les expressions de mon cœur ; en apprenant le danger qu'elle a couru dans ses couches , je fus vivement alarmée , & mon ame pleine de perplexités me transporta à Naples ; mais je fus con-

(1) La maison de campagne de ce seigneur est à côté du tombeau de Virgile.

folée & pénétrée de joie par le prompt rétablissement de Votre Majesté. Dévouée comme je le suis à son auguste Personne , combien ne dois-je pas bénir le ciel d'avoir préservé de tous dangers une souveraine dont les jours sont si précieux à son auguste époux , & si nécessaires au bonheur de ses sujets.

Cette grace est un présage du bonheur que le ciel va répandre sur vos états, dans les années qui vont suivre celle qui fut si orageuse par la Nature (1). Daignez ; Madame , agréer les expressions de cette vive reconnoissance & de cet inviolable attachement que je conserverai toute ma vie pour une souveraine dont l'ame & le génie sont au-dessus de son rang même.

Je suis avec un profond respect, de votre majesté , la très-humble & très-obéissante servante ,

La Princesse de G.

(1) On veut parler des malheurs de la Calabre.

L E T T R E X I X.

Paris, ce 1 Septembre 1783.

A Marseille.

A M. de S. V.

AIMABLE de V***, que dites-vous de nos courses vagabondes ? ne nous trouvez vous pas quelque rapport avec ce héros Troyen, issu du sang des dieux, qui fuyoit un incendie, erroit de climats en climats, couroit les mers, bravoit les orages & les tempêtes, pour aller élever les murs d'une ville qui fut bien digne de son origine céleste, & dont les ruines forment encore aujourd'hui la plus belle, la plus étonnante ville du monde ? Enée fuyoit l'incendie de Troye, sa patrie, & cherchoit la gloire ; nous fuyons l'ennui & cherchons le génie, plus difficile à trouver que ne fut la fondation de Rome ; il étoit superstitieux, & prenoit
souvent

souvent des effets naturels pour des présages divins ; nous prenons souvent aussi l'esprit pour la raison.

Dans le sein de la frivolité , de la nouveauté , je ne m'intéresse qu'aux choses & aux hommes de deux mille ans passés ; quoique ces hommes soient aussi loin de nous par le génie que par les siècles , je les comprends encore mieux , & je me familiarise plus aisément avec eux qu'avec ceux de nos jours ; il me semble , en les lisant , que mon imagination sort des ténèbres où elle se cachoit , n'osant paroître crainte d'être ridicule. Ces génies extraordinaires m'élèvent & m'enchantent ; je n'aurois jamais cru que l'enthousiasme , qui ne frappe que l'imagination , & qui n'a aucun rapport avec l'ame , pût l'émouvoir. En lisant ces grands génies , j'éprouve cette espèce de miracle , & mon imagination devient aussi sensible que mon cœur.

Les historiens m'ont fait chercher les poëtes que je trouve plus extraordinaires

encore ; je regrette toujours , en les lisant , de n'avoir pas plutôt vécu en si bonne compagnie , & je leur promets bien de ne plus vivre qu'avec eux ; je suis bien jalouse de tout ce que je perds en les lisant dans une langue qui n'est pas la leur ; cette transplantation doit faire évaporer une partie du parfum de ces belles fleurs , & les traducteurs auxquels il faudroit votre goût & les rapports que vous avez avec ces belles têtes , doivent encore cacher leur génie , semblables à ces épais nuages qui dérobent les rayons du soleil. Enfin , malgré tout ce que je perds , ces hommes me semblent des dieux auprès des hommes de nos jours.

Ce que je vous ai appris dans ma dernière lettre , est bien flatteur & bien brillant ; mais les épais brouillards qui roulent sur ma tête & qui me cachent le soleil , le froid qui se fait déjà sentir dans une saison rivale du printemps , l'humidité si contraire à mes maux , la noire & infecte saleté des rues , dont mes sens

sont affectés si désagréablement, le bruit, le cahos qui me distrait à chaque instant de moi-même, le froid égoïsme que je rencontre ici par-tout, qui glace mon ame, & l'avertit de ne rien aimer; enfin lorsque je compare tout cela à une belle solitude champêtre, où je verrois tous les jours le soleil à travers les feuillages d'un bosquet, aux fleurs que je ne vois jamais sans sourire, au doux murmure d'un ruisseau qui me feroit naître plus d'idées que tous les beaux esprits modernes, à la molle & tendre mélodie des oiseaux à la pointe du jour, dont l'indiscrétion est si aimable; enfin à un beau ciel pur & serein, sous lequel la pensée naît si facilement; je deviens malgré moi philosophe, & je préfère les charmes tranquilles de la Nature à la fumée étourdissante des Cours.

Je regrette pourtant un peu le brillant de Naples, bien différent de celui de Paris, qui est presque toujours caché; beaucoup son climat, & encore plus sa

situation , qui parloit sans cesse à mon imagination, & la réveilloit du sommeil presque léthargique où la plongent les habitans.

J'ai parcouru avec un nouvel enthousiasme l'ancienne capitale du monde ; tout y est beau , tout y est grand ; il semble que les cendres qu'on y foule inspirent & demandent toujours de grandes choses. Par certains apperçus dans les traits , dans la physionomie , j'ai reconnu ce peuple qui commanda le monde , mais il a changé de nature , c'est une espece de métempsychose.

En admirant à Saint-Pierre le mausolée de la Reine Christine, pleine d'enthousiasme pour les grands objets qui m'environnoient dans ce temple extraordinaire , je dis : Cette Reine a bien fait de laisser là sa couronne pour les arts ; une couronne n'est qu'une belle coëffure qui trop souvent ne pare que les cheveux , le beaux-arts sont la parure de l'esprit. J'avois avec moi deux philosophes , qui ;

à la mine, ne me semblerent pas trop de cet avis, & je me rappellois alors une des jolies choses que je vous ai souvent entendu dire, pleine d'esprit & de vérité, *qu'il n'y a rien de moins philosophe qu'un philosophe.*

En voyant les beaux-arts dans une si grande magnificence, & le néant de ses habitans, Rome me sembloit un superbe mausolée. En la parcourant, j'ai tâché de peindre l'impression vive, forte & sensible, que me faisoient tous les objets que j'appercevois en silence avec une forte de vénération. Mais je n'ai pu rendre qu'une foible partie de ce que je sentoie, mon admiration, sans relâche, avoit fatigué mon imagination, & je n'ai peint que foiblement ce qui m'avoit fortement frappée.

Mon esprit a été plus heureux à Naples; la Nature, sous tant d'aspects différens dans ces riantes contrées, les habitans si négligés d'elle, les contrastes qui me frapportoient, avoient exalté mon ima-

gination ; enfin mon esprit s'est réveillé du sein de la léthargie , il a fait comme ces ames fortes , dont la vertu se perfectionne & devient plus énergique dans le sein du vice ; mais en entrant quelquefois le soir dans la brillante assemblée dont je vous ai parlé ; il me fuyoit dans l'instant , & le lendemain , lorsque je reprenois la plume , j'étois effrayée de la contagion de la veille ; alors pour le rappeler , je contemplois la Nature si étonnante dans ces contrées , & dont l'aspect , comme je l'ai souvent éprouvé , remet le cœur & l'esprit dans leur état naturel ; c'est dans ces momens de contemplation que mon imagination , voltigeant & s'arrêtant sur les différens objets de la Nature , comme un papillon sur les fleurs , j'étois frappée de son plus beau spectacle (1) , & le sommeil ne pouvoit plus fermer mes yeux : c'est peut-être cette occupation , un peu trop

(1) Le lever du Soleil.

forte pour ma foiblesse , qui a fait faire quelques progrès à mes maux , & a fait souvent envoyer mon esprit au diable par un homme qui aime mieux mon corps ; mais que voulez-vous que je vous dise de cette indifférence de moi même ? Je me suis mis dans la tête que ce que nous pouvons devenir après la mort , vaut encore mieux que ce que nous sommes pendant la vie , & cette chimere me poursuit ; cette foiblesse (si c'en est une) est bien plus pardonnable dans le cerveau d'une femme , que dans la tête de ces graves personnages que l'on appelle philosophes , & qui en sont possédés.

Croiriez-vous que dans la patrie de la musique , avec le plus grand chanteur de l'Italie , qui venoit faire renaître mon goût pour cet art charmant qui fit si long-tems mes délices , je l'ai presque abandonné ; je crois pourtant que lorsque nous changeons , ce n'est pas toujours par inconstance ; ne feroit-ce pas notre ame qui , par un instinct heureux ,

nous entraîne vers l'objet qui lui convient mieux !

Je regrette pourtant ma passion pour la musique , elle n'agite ni le cœur ni l'esprit , & elle calme les autres passions ; c'est celle des âmes heureuses , on le voit dans la Nature : lorsque les oiseaux chantent , ils sont heureux , on n'entend jamais leurs chants lorsqu'ils souffrent ou qu'ils sont malades. Mon mari me gronde souvent de cette prétendue inconstance , à laquelle il me condamne lui-même par les continuels changemens de lieu , & je lui promets de recommencer mon ramage à la première coquetterie de mon esprit ; j'ai pourtant rendu hommage à cet art charmant , en faisant l'éloge du plus beau génie musical qu'ait produit l'Italie , & dont j'ai étudié à Naples les productions vraiment étonnantes : vous lirez cet éloge dans mes lettres sur Naples que j'ai laissées là dans un moment de verve , car il fallut partir. La même chose m'est arrivée à Rome ,

Rome où j'ai écrit à la hâte ; & pour ne pas laisser refroidir mon ame par mon imagination & par mes sens , je peignois souvent les objets dans les lieux mêmes , & dans l'instant qu'ils me frap-
poient ; mais depuis , je suis un oiseau qui n'est jamais sur la même branche , les voyages nous éloignent un peu trop de nous-mêmes.

En quittant Rome , nous parcourûmes la Toscane ; je voulus m'arrêter quelque tems à Florence pour y admirer de nouveau cette fameuse galerie qui est le temple des beaux-arts ; là , mon imagination étoit trop occupée , & je ne pouvois l'arrêter. La même chose , à-peu-près m'est arrivé à Gênes ; à Lyon , elle obéit aux loix de la Nature , elle m'échappa , s'envola dans les brouillards , & je ne la vis plus ; ici elle est étourdie , frivole , turbulente , & je ne fais que faire d'elle.

J'ai suivi vos conseils ; je me suis livrée dans ce petit ouvrage à mon na-

turel ; fans même le corriger. J'ai peint les objets comme je les voyois moi-même ; & d'après les sensations qu'ils me faisoient , je n'ai employé que le style de mon ame ; les anciens me prouvent que c'est le seul qui soit vrai & qui persuade ; il n'appartient qu'au cœur de parler au cœur , & jamais l'esprit , avec tout son artifice ne persuada que lui même ; quelquefois pourtant j'ai recours à lui pour arrêter les élans d'une ame que la solitude a laissée à-peu-près telle que la fit la nature.

En parcourant dans mon dernier voyage en Italie , les mêmes lieux que j'avois décrits , je trouvois en relisant mes lettres , mes pensées bien foibles , en les comparant à ce que j'éprouvois en revoyant les mêmes objets. C'étoit alors mon premier essai , & j'étois bien neuve dans l'art de peindre mes idées & mes sentimens ; j'ai donc presque refait à Naples ce que je vous avois envoyé d'imparfait. Je vous enverrai ce petit

ouvrage ; c'est une confiance de l'amitié qu'il ne faut pas qu'elle divulgue ; vous êtes le confesseur de mon esprit , il ne rougit point de vous dire ses péccadilles , car vous avez pour lui la main large , & vous lui donnez aisément l'absolution.

- Ne suis - je pas une bonne femme , de m'amuser à parler des fleurs , des arbres , des statues , des tableaux & des pierres ? Je ferois pitié aux femmes savantes de Paris , qui étudient le corps humain (1). Tandis que je ne m'occupe que de fadaïses , je crains bien qu'on ne me dise un jour ce qu'un Cardinal disoit à l'Arioste , & que ma coëffe m'empêche de vous répéter :

Vous voulez savoir si la beauté de la Reine de France n'est pas exagérée par l'illusion que donne son rang : non , elle a vraiment les caractères de la beau-

(1) On veut parler de l'anatomie.

té; des yeux comme Minerve, belle coupe de visage, teint de lys mêlé de roses, les airs de tête pleins de grace & de majesté, tout le reste de la figure répond à la tête. J'eus l'honneur, il y a quelques jours, de lui faire ma cour; je fus admise dans son boudoir; la Reine me fit asseoir auprès d'elle, & m'entre tint avec bonté; je lui ai trouvé cette amabilité, accompagnée de cette politesse exquise qui font *la fleur du trône*; je me pare de vos expressions.

Adieu, ne foyez pas si long-tems en silence; pour moi, je vous écris souvent lorsque vous êtes plongé dans le sommeil, car mon esprit n'est à son aise qu'avec le vôtre, & je lui laisse volontiers cette habitude.



L E T T R E . X X I .

Marseille, ce 5 Septembre 1784.

Réponse à la précédente.

M A D A M E ,

IL n'est pas aisé de vous peindre le plaisir que m'a fait la lettre que vous avez bien voulu m'écrire. Je craignois que votre silence n'eut point de fin, & je me voyois privé avec beaucoup de douleur d'une correspondance aussi aimable & aussi flatteuse que la vôtre.

L'enthousiasme avec lequel vous me parlez des Auteurs anciens, & sur-tout des Poëtes, leur est bien dû; ce sont, depuis long-tems, mes amis, mes compagnois, mes consolateurs; ce sont eux qui nous font connoître la nature belle & sans fard, mais non pas sans ornement; car ils l'ont parée de toutes les graces dont elle est susceptible. C'est avec beaucoup de vérité & beaucoup

d'esprit que vous vous exprimez, lorsque vous craignez que les traductions ne laissent évaporer une partie du parfum de ces belles fleurs ; si vous saviez la langue de ces hommes divins , votre admiration n'auroit point de bornes ; tout ce que vous dites là dessus est enchanteur , & la réflexion qui vous rend étonnée de l'enthousiasme qui n'a aucun rapport avec l'ame , est exquise. Mais il y a dans le composé de l'homme des liens & des rapports qui peuvent rendre raison de votre surprise. Ce qu'il y a de fâcheux , c'est que les traductions françoises sont presque toutes mauvaises , mais le génie vous a aidée à voir le fond excellent des ouvrages , & vous a rendu indulgente sur la forme barbare qu'ont donné les traducteurs à ces chefs-d'œuvre. Les Italiens ont été beaucoup plus heureux que nous à cet égard , presque tous les Poëtes ont leurs traducteurs de main de maître , & l'idée que vous en prendriez chez eux , feroit

plus juste que celles que les nôtres peuvent donner. Mais la gloire des anciens ne doit point nous faire négliger celle des modernes ; votre Italie sur-tout est très-riche en grands Poëtes , on ne se lasse point de les lire , & toujours avec un nouveau plaisir & une nouvelle admiration ; le Dante , le Tasse & l'Arioste , sont immortels , & sur-tout Pétrarque , qui a fait de l'amour un être essentiel & divin : c'est le triomphe du sentiment & le sublime de la belle , de la touchante poésie ; il n'y a pas chez lui un mot qui ait vieilli , pas une pensée qui ne soit d'un esprit profond , pas un sentiment qui ne soit de l'ame la plus noble , la plus tendre , la plus épurée ; on peut dire qu'il embellit la Nature , pour la mettre aux pieds de la belle Laure , & pour la faire triompher. Lisez tout cela , Princesse , & vous serez peut-être fâchée d'avoir négligé des richesses & des trésors que vous aviez près de vous. La langue Italienne est , à ce que je crois ,

de toutes les langues modernes , la plus susceptible de ce beau coloris , qui fait de la poésie le langage des Dieux ; l'imagination sensible des Italiens a fort aidé à la perfectionner ; mais depuis long-tems le mauvais goût a remplacé ce jugement exquis de leur modele , & quoiqu'il y ait peut être trop de hardiesse à juger de ce que je n'ai point approfondi , il est pourtant très-sûr qu'il n'y a aucun Poète actuellement qui ait une réputation qui franchisse les Alpes ; mais comme vous craignez que les dames ne vous reprochent la solidité de vos occupations , je dois redouter que vous ne fiondiez la pesanteur de mes dissertations ; je vous parle avec éloge d'un pays que vous aimez , & j'ai par-là des droits à votre indulgence.

Vous parlez de la capitale du monde d'une maniere digne d'elle , c'est tout ce que je puis dire de la sublimité & de la grandeur de cette Rome qui vous semble un superbe mausolée , par la

grande magnificence où on y voit les beaux-arts , & par le néant de ses habitans. C'est la pensée d'une personne digne d'être née dans ces beaux tems que vous regrettez , & sur cette terre que vous admirez. Je ne fais point si votre tête a été accablée par les objets qui excitoient votre enthousiasme , mais ce désordre & cet épuisement n'est point passé dans votre écrit , qui a toute la force & toute l'énergie qu'on peut désirer , quand on parle de Rome. Connoissant pourtant la vivacité de votre imagination , qui , par la vue des grands objets , s'enflamme & s'exalte , je ne suis point surpris que votre sommeil ait souvent été interrompu ; ce sont de belles insomnies , Madame , & c'est-là une maladie de l'esprit & de la jeunesse , qu'il n'est pas donné à tout le monde d'avoir. Si je voulois vous louer sur tout ce que je trouve d'étonnant & d'admirable dans votre lettre , il faudroit la transcrire entièrement ; mais ce que vous

dites de ce que vous pensez devenir après la mort , a toujours été l'heureuse chimere des grands esprits , & vos expressions sont toujours neuves & originales.

Vous devez croire que ce n'est pas sans orgueil & sans impatience que j'attends vos lettres sur Naples, Rome & Florence, que vous me faites l'honneur de m'adresser ; mais vous me dites que vous avez presque refait vos deux premières lettres sur l'Italie ; je vous avoue qu'il me paroïssoit difficile de faire mieux, & si je ne connoïssois votre heureuse fécondité, je craindrois qu'en refondant des ouvrages pareils, vous ne leur fîssiez perdre quelque chose de leur beauté ; car enfin, je ne vois pas quels jardins vous pouvez mettre à la place de ceux de Doria & de Véronne, & comment on peut peindre, d'un pinceau plus fier & plus gracieux, ce que vous avez remarqué dans les villes que vous avez d'abord parcourues. Si, d'après vos occupations &

vos charmans écrits , il se trouvoit quelque femme capable de vous dire ce que dit le Cardinal d'Est à l'Arioste , elle feroit bien plus forte que ce Cardinal , qui ne pensoit pas sans doute ce qu'il disoit.

Je vois en effet que les mêmes choses qui tournent les têtes Parisiennes , ne font aucune impression sur la vôtre. Vous ne me parlez point des ballons de M. Montgolfier ; jusqu'ici tout cela ne paroît qu'un jeu d'enfans , & il paroît même impossible , d'après les réflexions des physiciens , qu'on puisse diriger ces machines à volonté , ce qui feroit le seul moyen de les rendre utiles ; mais il faut attendre avec patience.

Je suis avec respect ,

M A D A M E ,

Votre très-humble &
très-obéissant serviteur ,
S. V.

L E T T R E X X I I .

*Paris , ce 10 Octobre 1783.**V E R S de Madame du B..... à la
Princesse de.....*

P R I N C E S S E , le Destin vous combla de faveurs ;
 Vos appas , sanstalens , auroient le don de plaire ,
 Votre esprit , sans beauté , captiveroit les cœurs ;
 Dans la Fable , Vénus , n'a point l'art des neuf
 Sœurs ,

Ni Minerve , l'attrait qu'on encense à Cythère ;
 Mais , comment résister à vos traits séducteurs !
 Vous seule rassemblez plus d'attraits qu'on
 admire ,

Que n'en peut inventer l'art de peindre & d'écrire.

Ce matin , Madame , dans mes regrets de n'avoir pu depuis long - tems vous rendre mes devoirs , je me suis rappelé des vérités que ces foibles vers , vous rendent mal peut-être ; mais la vérité a toujours des charmes , ainsi j'ose vous en présenter l'hommage.



LETTRE XXIII.

Paris, ce 10 Octobre 1783.

Réponse à la précédente, à Madame
du B.....

MADAME,

ON dir qu'Apelles se plaisoit quelquefois à peindre des femmes sans graces & sans beauté, dont il faisoit des créatures belles & séduisantes. Votre pinceau n'est pas moins magique, & votre imagination, encore plus brillante que la sienne, n'est pas moins pittoresque. Le portrait que vous faites de moi dans le langage des Dieux, & qui semble être votre langue naturelle est si beau à l'air, si ressemblant, qu'il a fait illusion sur moi-même, & j'ai osé me livrer un instant au plaisir de me croire belle; mais en me mirant ensuite, j'ai reconnu votre prestige & mon illusion; & quoique cette illusion soit bien chere à notre sexe, j'ai

été , en la perdant , très-flattée de me voir dans vos beaux vers la créature de votre génie , & les graces , les caresses de votre pinceau m'ont consolée des négligences & de l'indifférence qu'eut pour moi la Nature.

LETTRE XXIV.

Marseille , 23 Mars 1783.

A l'Auteur , par M. S..... V.....

CE sont de vrais trésors que les confidences de votre esprit : votre réponse à Madame du Bocage est d'un maître , elle est charmante d'un bout à l'autre , elle est d'un aigle qui vole jusques aux cieux. Princesse , vous êtes le phénomène le plus singulier qu'ait produit la Nature ; il y a dans votre génie une abondance intarissable ; on ne doit point , on ne peut point vous conseiller de lire les grands modèles pour vous former ; vous êtes née parfaite , & l'on devrait craindre , en touchant à ce beau naturel ,

de le gêter & de le contraindre ; je ne suis plus surpris de votre admiration pour les anciens ; vous les avez devinés , & on retrouve en vous ce vrai beau qui les rend si aimables ; toutes les femmes à qui j'ai lu vos ouvrages , ne pensent pas comme moi , elles mêlent à leur approbation des *fi* & des *mais* , une seule vous admire sans réserve & franchement , & son suffrage vaut mieux que tout. C'est la Marquise de P. , elle a un recueil de vos écrits ; elle est aussi avide de les lire , & elle est aussi avare de les garder que je puis l'être ; mais les hommes ne se gênent point sur leur enthousiasme. J'ai été appelé plus de vingt fois à la lecture de votre dernière lettre ; de sorte que je vous ai toute entière dans ma tête ; heureux s'il en paroïsoit quelque chose dans mes discours & dans mes écrits. L'approbation a toujours été générale , l'étonnement toujours nouveau , on trouve tout ce que l'on aime dans vos belles productions , la poésie

& tous ses charmes , la raison & la philosophie , & tout cela embelli par la plus riante & la plus abondante imagination.

J'ai eu l'honneur d'écrire au Prince à Lyon , je ne doute point qu'il ait trouvé ma lettre à la poste. Souvenez-vous , je vous prie , du rendez-vous que vous m'avez promis à Aix ; cela ne doit pas tarder , peut-être pourriez-vous venir jusqu'à Marseille ; mon bonheur seroit complet , si vous y attendiez au moins la belle saison.

Je suis avec respect ,

Votre très-humble &
très-obéissant serviteur,
V. S.



 LETTRE XXV.

Turin , 5 Décembre 1783.

A Madame de R.... à Marseille.

Ma très-chère M E R E ,

TRANQUILLISEZ-VOUS, nous avons enfin quitté les éternelles montagnes de la Savoie, & l'épouvantable Monfini; ce Monfini, qui dans le printems offroit des points de vue si variés, si agréables, n'offre plus à présent qu'un désordre effrayant. O combien l'hiver change, transforme & défigure la Nature ! je suis encore toute épouvantée. Figurez-vous des montagnes toutes blanches de neige, dont la cime se confond avec le ciel, des brouillards épais qui cachotent l'horison à nos yeux, & d'où tomboit la neige à grands flots; le ciel triste, mélancolique, sembloit boudier la Nature: les arbres, les plantes, le gazon, tout

II. Partie.

M

étoit couvert d'un voile blanc , la Nature étoit d'une seule couleur ; cette uniformité jettoit mon ame dans une espèce de stupeur , dont elle ne sortoit qu'au bruit effroyable des torrents qui s'échappoient du sommet des montagnes , pour se précipiter dans les abîmes les plus profonds. Nous étions dans des espèces de chaises-à-porteurs , couvertes de toile cirée , & nous grimpions autour de la montagne par un chemin escarpé , caché par la neige , & bordé de précipices. Arrivés au sommet , nous nous sommes trouvés dans une immense plaine , où sont par-ci , par-là quelques chaumières ; au centre est un lac , & un peu plus loin un hôpital pour les pèlerins , nous sommes entrés dans une des chaumières pour nous chauffer , car le froid nous avoit rendus immobiles ; l'on a mis ensuite nos chaises sur des traîneaux , & nous avons roulé ainsi du haut en bas de ces effroyables montagnes , par un chemin qui est en zig-zag , bordé de pré-

cipices. De tems en tems la rapidité de la course me faisoit peur, & je faisois arrêter le traîneau; ma situation ressembloit à celle d'un enfant qui ferme les yeux à l'aspect d'un objet qui l'effraie, & qui, par un mouvement involontaire, les ouvre en tremblant. Mon ame, mon esprit & ma raison étoient dans un état d'épouvante. Ce désordre de la Nature m'en avoit éloignée; je la cherchois, je me cherchois moi-même; cette espece d'absence tenoit mes sens dans un morne silence, & rendoit mon existence presque nulle; enfin, je ne suis sortie de cette singuliere situation, qu'en revoyant la campagne verdoyante; les oiseaux, les papillons, les fleurs, les bergers & les troupeaux bondissans, tous ces objets de vie ont ranimé mon existence, & m'ont rendue à la Nature.

Voilà, ma très-chere Mere, ce que m'a fait éprouver cet effroyable Monfini, qui devrait être dans cette saison l'épouvantail de tout les voyageurs : il

n'y a cependant aucun danger réel, mais l'aspect de la Nature en fait craindre mille.

Je vous embrasse comme si j'étois auprès de vous, & mon respect est aussi vif que ma tendresse,

La Princesse de G....

LETTRE XXV.

Milan, ce 15 Janvier 1784.

Au Cardinal de D*** à Montsa.

MONSIEUR,

JE viens de traverser des montagnes blanchies par la neige; franchir des précipices, des torrents, braver les orages, pour venir chercher une réponse qui ne venoit point, & que je desirois depuis long-tems. Tous ces dangers m'ont rendu le besoin de vous voir plus nécessaire, & n'ont donné que plus d'énergie à mon

amitié; votre paresse ne m'a pas même refroidie, car vous savez rendre vénuel un péché mortel, & votre présence effacera toute faute.

LETTRE XXVI.

Milan, 6 Février 1784.

Au même, à Monfa.

MONSEIGNEUR,

LEs obstacles qui nous ont empêché de vous voir, m'ont donné bien de l'humeur; l'espérance de vous trouver à Milan, m'a fait supporter avec patience toutes les rigueurs des Alpes & des Appennins; cette espérance n'a été qu'une agréable illusion. Nous partons sans avoir vu votre Eminence; mais en pensant à la peine que j'aurois eu de m'en éloigner. Je vous pardonne votre indifférence, & je suis sans rancune, &c.

L E T T R E X X V I I .

Florence , ce 10 Mars 1784.

Au même , à Milan.

JE vous poursuis, Monseigneur , & je vous poursuivrai jusqu'à ce que j'aie vu votre Eminence. L'humeur de ne vous avoir pas vu à Milan dure encore; cette humeur, il est vrai, n'est pas une humeur malfaisante; mais elle s'est arrêtée au cœur , & voilà pourquoi il est si difficile de la détruire. Votre Eminence a fait pour me distraire de son absence , ce que font les nourrices pour appaiser les pleurs de leurs nourrissons; elles les endorment par des chansons. Je me suis endormie aussi au chant mélodieux du Dataire; mais dans mes rêves vous étiez toujours à votre Abbaye: je ne vous ai point vu, & mon humeur a continué.

L E T T R E X X V I I I .

Boulogne , 6 Juin 1784.

A M. GUÉNAUD DE MONTBEILLARD , à
Montbard.

M O N S I E U R ,

M O N mari , en m'inspirant son enthousiasme pour vous , m'a donné toutes ses inquiétudes ; je suis donc bien triste , bien affligée de votre état ; je ne querelle pas comme lui la Nature , que je ne cesse au contraire d'admirer dans sa plus belle production , qui est le génie ; mais je gémis pourtant en voyant assujéti à toutes ses loix le plus précieux de ses Ouvrages.

Je dois aussi vous remercier de votre agréable invitation & de toutes les choses sensibles qui l'accompagnent ; j'aurois dû le faire plutôt , sans doute , mais lorsque je reçus votre lettre , j'étois si in-

commodée, & par conséquent si sottement occupée de moi-même, que ma sensibilité n'eut paru qu'à moitié.

Je ne répète point tout cela à Madame de Montbeillard, car le mari & la femme, quelquefois, ne font qu'un.

LETTRE XXIX.

Gènes, 21 Août 1784.

A Madame de MONTBELLARD, à
Montbard.

MADAME,

JE suis bien touchée de l'hospitalité que vous nous offrez dans cette prétendue cabanne, qui deviendrait pour moi le temple de l'amitié, où mon cœur ferait sans cesse des vœux en faveur de ceux qui l'habitent.

Nous sommes toujours fort inquiets sur la santé de M. de Montbeillard, il me semble voir d'ici qu'il ne s'en occupe point assez : cette négligence est
le

le défaut de presque tous les grands génies ; ils regardent le corps avec ce mépris que l'esprit a toujours pour la matière ; ils négligent & dédaignent même la vie présente , parce qu'ils jouissent d'avance d'une vie plus étendue , & plus digne d'eux. Cependant , cette négligence afflige , désole ceux à qui ils sont chers. Je me joins donc à vous, Madame, pour prier , pour conjurer M. de Montbelliard de conserver une si belle vie , & si précieuse à ses amis ; dites-lui que si la philosophie apprend à n'en être point l'esclave , elle ne veut pas non plus que l'on offense la Nature , en la négligeant trop.

Enfin , Madame , ce n'est point à une écolière à donner des leçons à un grand maître , & il n'y a que le cœur qui puisse prendre pareille licence.



L E T T R E X X X.

Milan , le 2 Décembre 1784.

Aimable V * * *

QUAND finiront donc nos courses vagabondes; la liberté, ou l'abus que l'on en fait, est quelquefois pire que l'esclavage, & la manie des voyages est un vrai abus de la liberté. Un voyageur se croit l'être le plus libre, le plus indépendant. Il se compare aux habitans des airs, parce qu'il parcourt comme eux plus d'espace que les autres; mais ceux-ci sont aussi libres que l'élément qu'ils habitent, car ils ne dépendent que d'eux-mêmes : un voyageur est esclave de tout le monde, & le devient de son inconstance même. Cette vie errante & sans tenue, en accoutumant l'ame au changement, en la détournant de ses plus douces affections, détruit tout le charme

de la vie, & finit par laisser l'ame comme le corps. Les peuples errants ne furent jamais sensibles ; vous allez me dire : l'êtes-vous encore ! hélas ! oui , car la sensibilité fait l'essence de mon ame.

Un piège tendu à ma philosophie a dérangé nos projets : elle n'a pu résister aux attraits de la vanité, car elle est encore à la lisière, & ne marche que d'un pas mal assuré. Enfin, en caressant ma vanité, j'ai blessé mon bonheur ; voilà ce que je dois à cette imagination que vous rendez si fiere par vos éloges. Ah ! croyez-moi, ne la gênez plus, elle est à-peu-près comme ces coquettes, qui promettent tout & ne tiennent rien, ou comme ces grands palais que l'on voit par-tout en Italie, dont l'architecture extérieure est frappante ; on y entre, & on n'y trouve qu'un faste inutile, & rien de ce qui est nécessaire à l'usage journalier ; ou, pour prendre une comparaison dans la nature, comme ces fruits qui plaisent par leur goût &

leur coloris , mais qui font du mal.

Vous voyez que si je suis quelquefois entraînée par les prestiges de cette magicienne , mon instinct & ma raison me ramènent bientôt.

J'ai toujours mis l'esprit fort au-dessus de cette raison , que l'on appelle bon sens , & je le fais encore , mais je ne suis pas de bonne foi avec moi-même , c'est une fatuité d'esprit , cet esprit si orgueilleux est un don de la nature ; c'est , il est vrai , une de ses plus douces faveurs ; mais elle peut nous le refuser sans injustice. La raison nous vient de droit , & nous ne pouvons nous passer d'elle qu'aux dépens de notre bonheur. Notre esprit est presque tout pour les autres ; notre raison n'est que pour nous. Voilà de l'égoïsme , me direz-vous ! c'est le fruit ingrat que l'on recueille en voyageant ; on voit les hommes de différens climats & de mœurs diverses ; on apperçoit en eux l'influence de la nature & de la société ; on les

voit dans toutes les situations , dans tous les instans de la vie ; on les étudie , on les épie par nécessité , on déchire enfin le voile qui les cache , on les voit tels qu'ils sont , & on hait l'espece humaine , sans pourtant perdre l'humanité lorsque le cœur est bon.

Ce n'étoit pas la peine de tant voyager pour voir les hommes par-tout les mêmes , & se dégoûter du genre humain par sa monotonie ; non-seulement du genre humain , mais encore des lieux qu'il habite : ces continuels changemens de lieux , en contrariant sans cesse la confiance naturelle de mon ame , ont détruit en moi toute habitude , & ne m'en ont laissé qu'une , celle de me trouver mal par-tout ; ici mon ame est absorbée , emprisonnée & ne peut prendre son élan ; là mon esprit gémit sur son inexistence , il s'abat , se fane pour-ainsi-dire , comme une fleur qui va périr : ailleurs c'est mon corps qui arrête les facultés de mon ame & de mon esprit ,

par-tout des obstacles, par-tout des inconvéniens, des entraves au bonheur que la seule constance m'auroit fait trouver.

Un jour, à Paris, en voyant le ballon planer dans les airs, superbe spectacle pour l'imagination, quoiqu'en dise la raison, je disois à celui qui me condamne à cette inconstance sans rien risquer de mon côté: cette habitation conviendrait fort à certaine imagination; sortie de sa place pour n'avoir pas eu la force de n'en pas bouger, les fumées étourdissantes de la vanité qui nous font perdre si souvent la vue & la tête, ne s'élèvent pas si haut; je compare ces fumées au parfum des fleurs; elles ne donnent ni de plaisirs plus grands ni plus durables. Il faut tenir son bonheur de soi-même, & non de l'opinion.

Je commence à distinguer le bonheur réel du bonheur factice & imaginaire; l'un est en nous, & dépend presque toujours de nous-mêmes, l'autre est hors

de nous, & dépend toujours des autres ou des choses; j'ai été fort long-temps à faire ces distinctions & à me persuader ces vérités, car il n'est pas facile de lutter avec l'amour-propre; & quoique j'en dise, je suis encore loin de regarder cette dernière sorte de bonheur, comme une chimère & un jeu d'enfant.

Que dites-vous des progrès de ma philosophie; que je serois heureuse si je pouvois me persuader que l'esprit n'est autre chose que la raison perfectionnée!

J'ai voulu, aimable V***, vous garder pour la bonne bouche, & que la raison qui me moleste & dont je vous accable dans cette lettre, fît place au sentiment. Il m'en a beaucoup coûté de manquer au rendez-vous que nous nous étions donné; je me faisois une fête de revoir un ami dont le cœur est aussi aimable que l'esprit, ô! combien de choses j'avois à lui dire! que nos entretiens auroient été vifs & animés! que de scènes à lui mettre en action! Voilà

l'histoire de la vie , on ne fait jamais ce que l'on voudroit faire , & on se croit pourtant très-libre , parce qu'on a des yeux & des jambes ; croyez-moi , servez-vous des vôtres , & venez nous voir , vous trouverez des amis qui sauront apprécier votre cœur & votre esprit. Venez , venez , nous serons gais jusqu'à la folie ; raisonnables en nous moquant de la raison , nous dirons du mal du genre humain & du bien de nous-mêmes. Venez voir l'Italie , il faut que le génie puisse avoir une idée de l'anéantissement des grandes choses ; mais il y a pourtant encore en Italie de grandes choses pleines de vie : ce sont celles qui imitent la nature ; mais c'est elle , c'est la nature qui est dégénérée , & je ne voulois parler que du néant de l'esprit & de la raison. Hé bien ! ce néant est encore un spectacle digne du génie ; puisque nous ne pouvons avoir une idée juste du commencement des choses , il faut courir au néant pour en con-

noître au moins la fin. En promenant de tranquilles regards sur la nouvelle Italie , vous ferez saisi , transporté , en pensant aux génies prodigieux qu'elle fit naître , & vous direz tristement , les siècles sont donc à l'esprit ce que les années sont au corps ; mais je vous parle de néant , à vous qui n'auriez qu'à vouloir pour braver & le néant & les siècles.

Adieu, je ne fais pourquoi je ne puis finir lorsque je vous écris ; seroit-ce pour éloigner l'adieu ! il est vrai qu'il est bien triste de dire adieu à son ami.

P. S. Silence sur mes irrésolutions ; on peut dire à son ami les maladies de son esprit , mais on veut qu'il paroisse sain aux yeux des autres , c'est la vanité des malades que de paroître se bien porter. Je ne veux pourtant pas me cacher aux yeux de la Marquise de P*** , à laquelle je dois le sacrifice de me montrer telle que je suis en retour de son indulgence , & puisque cette Dame a tant de complaisance pour les fadaïses

de mon esprit, elle lui passera aussi ses foiblesses ; d'ailleurs, le sien plein de vigueur, peut redonner la santé à ceux qui sont malades, quoiqu'elle produise, comme vous savez, un effet tout contraire sur le cœur.

En lisant ma lettre à mon mari, je me suis arrêtée tout court au néant de l'esprit & de la raison. Pourquoi vous arrêtez-vous, m'a-t-il dit ? Je m'arrête par amour pour vous. On doit, non-seulement respecter la patrie de celui qu'on aime, mais encore ses foiblesses pour la patrie. Voilà les délicatesses de l'amour ; mais l'amitié est plus sévère, plus sincère, & ne doit point connoître les mensonges de la délicatesse, ni les pòliteesses du sentiment : ainsi suivez sa marche & écrivez-moi ce que vous pensez sur mes réflexions, j'ai besoin que l'amitié m'éclaire, car l'amour, comme vous savez, n'y voit pas.



LETTRE XXXI.

Marseille, le 14 Mai 1785.

A Madame la Princesse de....

MADAME,

IL faudroit avoir plus de raison & plus d'esprit que je n'en ai, pour répondre dignement à la lettre que vous avez bien voulu m'écrire; vous êtes bien difficile sur vos propres Ouvrages, puisqu'en la relisant vous n'en avez pas été contente; mais le génie a des délicatesses qui ne sont pas du ressort des hommes ordinaires. Le tableau de vos incertitudes sur les lieux où vous voudriez fixer votre établissement, est, chemin - faisant, une peinture très - variée, très-ingénieuse & très-brillante, de ce qu'est la nature humaine dans tous les climats; mais par-tout notre mérite ou notre démerite nous accompagne, & par-

tout encore on peut trouver des hommes dignes d'être écoutés, & faits pour converfer avec ceux que Dieu a doués d'une intelligence fublime. Comme il n'eft pas aifé de découvrir ces hommes rares, & que le vrai mérite à cela de propre qu'il fe cache & fuit le grand jour, dans le défefpoir de trouver une fociété felon fon vœu, l'on doit choisir le climat dont la fanté s'accommode le mieux, car l'*efprit* qui fe trouve bien par-tout avec le fecours de la philofophie, n'eft pas comme le *corps* à qui routes les habitations ne font pas bonnes; & enfin dans ce choix il eft mille autres circonftances, dont on eft forcé d'être l'efclave, quoique la raifon nous ramene fans cefle inutilement au defir de la liberté. Vous le voyez, Princeffe, il eft clair que vos vœux font pour Naples, & pour l'aimable fouveraine qui y regne; mais un procès arrête ces vœux, & prefque toujours l'intérêt, dont on fe moque, & qui, par l'arrangement des chofes, fe

fourre par-tout, l'intérêt, dis-je, traverse nos projets les plus chers; l'homme est donc lié par des chaînes visibles, & peut-être plus encore par d'invisibles chaînes, & par une fatalité qui régent tout, & contre laquelle notre orgueil révolté vient se briser; ainsi, c'est peut-être malgré moi, & certainement malgré vous, que je vous accable de mes pensées; mais le ton de votre lettre est si réfléchi, si profond, si métaphysique, que, sans consulter mes forces, je me suis embarqué sur le même Océan, & j'allois me noyer, si le sentiment de mon insuffisance n'avoit arrêté tout court les égaremens de ma plume. Je me contenterai donc de vous admirer & de vous suivre, sans prétendre vous imiter, & je vous dirai cependant, puisque vous me demandez mon sentiment sur la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer, qu'elle est comme les plus belles choses, dont on ne voit pas tout d'un coup le mérite.

Mais , en la relisant , j'y ai trouvé tant d'abondance , tant de vérité , tant de cette raison sublime qui , jusqu'ici , n'avoit pas été le partage des femmes , tant de ce moëlleux & de cet agrément qui leur appartient , & qui ôte à la raison ce qu'elle a de trop âpre , que la plume m'est vingt fois tombée des mains ; mais le desir de savoir de vos nouvelles , le charme inexprimable que j'ai à recevoir de vos lettres ; l'intérêt que je prends à tout ce qui vous regarde , & l'indulgence dont les grands esprits sont plus susceptibles que les esprits médiocres , & que vous voulez bien avoir pour mes foibles écrits ; tout cela me soutient bien plus qu'une émulation qui est trop au-dessus des prétentions que je pourrois avoir.

Vos réflexions sur le bonheur factice & sur le bonheur réel , sont bien justes , & vous rendez visiblement à la perfection , puisque vous connoissez si bien les maladies de l'ame , que vous vous élevez contre les préjugés avec des

armes si fortes, & que vous êtes votre Minerve à vous-même. Les idées neuves que vous avez sur l'esprit & sur la raison, sont de votre part une découverte dans le monde moral; votre lettre est pleine de ces réflexions précieuses qui se trouvent peut-être dans les fortes têtes; mais auxquelles personne n'avoit su donner l'effort. Ce que vous dites des voyages seroit capable de clouer un homme raisonnable chez lui; on doit croire, en effet, que la sensibilité, que le charme de l'amitié, que l'intérêt que l'on prend aux hommes & au pays qui nous ont vu naître, sont presque anéantis pour le voyageur, qui, outre cela, ne peut bien voir que les objets immobiles; mais qui ne doit point se flatter de connoître les hommes, qui lui échappent sans cesse par le déguisement qui leur est propre, qui glissent en quelque sorte sous sa main, & se refusent, non sans raison à l'intimité d'un étranger, dont le cœur est par là malgré lui-

même dans une éternelle apathie, jusqu'à ce que l'âge & l'expérience lui aient appris qu'on n'est jamais mieux que chez soi & avec soi ; mais cette vie errante dont vous peignez les inconvéniens avec beaucoup de vérité & d'énergie, a pourtant quelque bon côté ; elle vous enleve, en quelque sorte, à ces mêmes hommes qu'on a tant de raison de mépriser ; elle vous empêche de vous mêler à cette espece devenue si mauvaise , & vous place en quelque maniere dans ce ballon où vous desiriez être , pour vous élever dans une région si analogue à votre brillante imagination. Plus j'admire vos pensées , vos expressions , & les images dont vous les embellissez , plus je suis flatté que vous daigniez vous occuper de moi , & me trouver des qualités qui pourroient me rendre bien vain , si je ne savois que quoique l'exquis jugement soit la qualité distinctive des bons esprits, les préventions sont aussi l'apanage des

des cœurs sensibles , & que l'amitié a les siennes aussi fortes , peut-être , plus durables au moins , que celles de l'amour. Mais je suis plus près de moi-même que qui que ce soit , & quoiqu'en habile magicienne , vous ayez l'art de changer en or pur ce que vous touchez , la métamorphose n'est heureuse que pour vous , & laisse à sa place , en réalité chaque métal.

Qu'il me seroit doux de profiter de votre invitation , de secouer la barbarie qui m'accable , qui m'entoure & qui m'enveloppe , & d'aller jouir des charmes de votre société , de celle de votre époux & des fruits de mon admiration ; mais tant de choses arrêtent les vœux les plus ardents des pauvres mortels ! Je suis tellement dans la classe de ceux qui sont subjugués par les circonstances , que je n'ose pas même voir dans le lointain un si grand bonheur. Mais , vous Madame , qui ne paroissez fortement liée à aucun pays , pourquoi ne reviendriez-vous pas dans

cette ville, où, si les ressources, dont les esprits éclairés sont avides, manquent, vous trouverez au moins l'entière liberté, & un climat qui vous est propre, & un homme qui ose se dire votre ami, puisque vous le lui permettez.

Je n'ai point, Madame, en avare égoïste, gardé pour moi seul la belle lettre, ou plutôt le bel Ouvrage que vous me faites l'honneur de m'adresser; je suis trop glorieux de cette correspondance pour ne pas m'en parer, & trop intéressé à votre réputation pour ne pas lui donner autant qu'il est en moi tout l'éclat possible. J'ai jugé du génie des personnes, par l'impression qu'elle a faite sur elles. Madame la Marquise de P..... m'a paru la plus digne de cette lecture, par le juste éloge qu'elle m'en a fait; elle m'a témoigné toute sa sensibilité & toute sa reconnoissance de votre souvenir & des louanges que vous voulez bien lui donner, & auxquelles la modestie se refuse constamment; elle vous

admire franchement, & point en femme.

Vous êtes bien scrupuleuse, Princesse, au sujet de vos lettres sur l'Italie & sur Naples; vous augmentez le desir que j'ai de les recevoir, par les délais que vos promesses à une grande Reine y apportent. Des copies que votre complaisance enverroit à Naples & à Marseille, feroient marcher de front la royauté & l'amitié; vous auriez la gloire de faire la premiere ce miracle, & d'établir la premiere cette égalité.

Je suis avec respect,

MADAME,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur,

S. V.



LETTRE XXXII.

Milan, ce 3 Mars 1785.

A M^r. S. V. à Marseille.

Aimable V***,

JE lis & relis votre lettre; c'est une leçon pour mon cœur & pour mon esprit; mais j'aurois voulu que le maître eût eu un peu moins d'indulgence & un peu moins de foiblesse. Je me suis certainement mal expliquée au sujet de mes irrésolutions, & je ne suis pas surprise que les incertitudes de mon ame aient jetté de la confusion dans mes idées, qui la suivent toujours & reçoivent d'elle leur clarté ou leur obscurité; il me semble pourtant qu'en vous peignant le bonheur factice que j'attachois à ce projet, la peinture des inconvéniens que j'y trouve pour le vrai bonheur, l'emporte. Mais, je le vois bien, vous caressez ma foiblesse, vous allez au-devant d'elle,

& vous compatissez à une philosophie naissante qui se roidit contre elle-même, & qui a tout le revêche des commencemens; vous êtes un ami sensible, mais trop foible, vous me faites des caresses, lorsque j'ai besoin de coups; je suis une noctambule qui marche au bord d'un précipice : vous m'y suivez en tremblant; mais au lieu de m'en arracher avec force, vous craignez de me réveiller, & vous me laissez dans le plus grand danger, enfin vous ne m'aimez que pour vous-même. Ah! V***, que la vie est pleine d'erreurs, d'illusions & de chimères! combien on s'éloigne sans cesse de son vrai but qui est le bonheur! Non-seulement on s'en éloigne, mais on s'en arrache.

Un grand philosophe de l'antiquité a dit une chose bien belle & bien ingénieuse : nous ne faisons, dit-il, que côtoyer la vie; il auroit pu ajouter que le rivage où nous la parcourons est plein d'écueils, où nous faisons souvent

naufrage ; nos passions sont les tempêtes que nous effuyons dans cette courte & pénible navigation ; elles nous font flotter sans cesse sur cet océan à la merci des vents & des flots , & vont nous briser contre les écueils aux bords du rivage que nous voulions gagner ; lorsqu'enfin le calme succede à l'orage , que les nuages se dissipent , que le ciel devient serein , & que nous voyons briller le soleil , je veux dire la raison , ce n'est qu'aux dépens de notre bonheur ; il valoit mieux garder le mal de mer & les agitations que nous y éprouvions. C'est à-peu-près comme un malade qui , dans le délire & la frénésie , ne sent point son mal ni le danger qui le menace ; mais revenu de cet état , rendu à lui-même , il tremble pour les périls qu'il a courus , pour les dangers où il est encore , & gémit sur sa foiblesse. Qu'est donc cette raison dont nous sommes si fiers , & dont je vous ai souvent fait l'éloge ? ah ! bien peu de chose , puisqu'elle

contribue si peu à notre bonheur, & nous rend souvent si malheureux en nous faisant sentir notre misère. Si, à l'instant de la création, j'avois pu parler à la Nature, je lui aurois dit : donne-nous l'instinct au lieu de la raison, car il est bien plus parfait étant entièrement son ouvrage, que cette raison que nous devons perfectionner nous-mêmes, & qui ne devient jamais un chef-d'œuvre dans nos mains.

Voilà des réflexions bien pathétiques; elles naissent de mon ame & des épreuves que je fais chaque jour, chemin-faisant, sur la nature humaine, mais sans goût & sans plaisir; il faut, dit-on, étudier les hommes; triste étude, bien pénible à l'ame ! Qu'apprend elle ! à les fuir & à chercher les moyens de les éviter; elle fait naître d'ailleurs un sentiment qu'il ne faudroit jamais avoir au prix du bonheur même : c'est la haine de l'espece humaine. Le seul fruit de cette triste science, c'est le prix qu'on

attache à vivre pour soi, & à ne plaire qu'à soi-même. Cette pensée vous paroîtra d'abord fiere & orgueilleuse; mais l'orgueil qui vient d'une source noble, se change souvent en vertu, & presque toutes les grandes actions des hommes ont été inspirées par ce beau défaut, dont les prêtres, toujours adroits, ont fait un vice pour rendre les hommes craintifs, vils & rampans, & les femmes encores plus foibles qu'elles ne sont.

Un jour, à Rome, un cardinal me disoit à ce sujet, l'orgueil est un vice qui déplaît à Dieu. Je crois, lui répondis-je en riant, qu'en cela, comme en bien d'autres choses, on n'a pas bien compris l'Être suprême, qui n'auroit pas mis dans le cœur de l'homme une qualité qui y domine si fort, pour la haïr ensuite.

Ainsi donc, aimable V***, conservons l'orgueil, nous en ferons toujours quelque chose : c'est un défaut sur lequel je ferme les yeux, lorsque je me catéchise;

catéchisé ; mais je reviens : cherchons donc à nous plaire à nous-mêmes, nous y gagnerons, car étant plus difficiles à notre égard, que les autres, il faudra pour être heureux dans la possession de nous-mêmes, nous perfectionner chaque jour ; mais pour cela il faut fuir les hommes, ou choisir entr'eux & nous, car nous ne pouvons être à tous deux à la fois : d'ailleurs s'il faut les aimer pour leur être utiles, évitons-les donc pour ne pas les haïr.

La société ôte à l'ame son énergie, & à l'esprit son originalité ; elle éteint le feu de l'imagination & du génie, qui, avec toute sa hardiesse, devient lâche, timide, & ne fait que se craindre lui-même. Quelques êtres privilégiés se sauvent de la contagion, mais ils courent pourtant de grands risques ; il est plus prudent de se sauver, sauvons-nous donc, courons à la solitude, courons-y sans tourner la tête en arrière, pensons que nous

y allons pour conserver, pour perfectionner ce que nous avons de plus grand, de plus précieux ; la solitude élève l'ame & le génie, & nous laisse notre esprit, qui, tel qu'il puisse être, vaut encore mieux que l'imitation de l'esprit des autres ; & si la Nature nous a distingués de ce côté, nous remplissons ses vues en le conservant tel qu'elle nous le donna.

Mon instinct, bien plus que ma raison, à laquelle, entre nous soit dit, je ne me fie guerre, me dit : fuis, sauve-toi. La solitude où j'ai passé ma vie ; même dans ma plus grande jeunesse, cette répugnance du monde qui me venoit, je ne fais d'où, & avec lequel l'envie de plaire ne pouvoit pas même me réconcilier, sont une forte preuve de cet instinct ; c'est-à-peu près comme mon dégoût pour les fraises, tout le monde les aime, & j'ai une telle répugnance pour ce fruit, que lorsque j'ai voulu en manger il m'a fait du mal.

Le monde faisoit donc à mon ame ce que les fraises font à mon corps, il me sembloit, lorsque je m'y trouvois, qu'elle alloit me quitter, & je courois dans la solitude pour la retrouver; mais tout cela étoit sentiment, & non réflexion (1). Je riois quelquefois, en pensant qu'on me croyoit légère, frivole, inconstante. Jepouvois, à la vérité, avoir un peu l'air de tout cela; mais c'étoit une fausse ressemblance de moi-même; il n'y avoit là qu'un peu de ma physionomie de profil sans aucun de mes traits, & un habile connoisseur ne s'y feroit pas mépris; un homme d'un esprit fin & délicat, & que vous aimez, ayant quelques intérêts à me connoître, m'observoit beaucoup; cette physionomie démentie par

(1) Ce gout a bien changé depuis, il a fui avec le bonheur & la gaité qui l'alimentoit. Le bonheur sourit dans la solitude, seul il jouit mieux de lui-même; mais le malheur doit *se* fuir; il a besoin de s'étourdir & d'être consolé.

les traits , le déroutoit à chaque instant : un jour , où je le vis fort embarrassé , & qu'il alloit donner à gauche , c'est-à-dire , me juger sur cette physionomie , je lui dis : prenez bien garde de ne vous pas tromper , fixez-moi bien.

Mais quoi ? tout cela pour vous dire que ma vanité desiré une chose & que ma raison en veut une autre ? oui , cette contrariété , cette incertitude , cette indécision , enfin ce peu d'accord avec moi-même , m'ont fait naître ces pensées qui sont plutôt des sentimens ; il est vrai que lorsque je vous écris , je m'abandonne comme avec moi-même à toutes mes idées ; il me semble que je suis seule & que je rêve en silence ; vous voyez donc dans mes lettres la profonde sensibilité de mon ame , toute l'exaltation de l'imagination , quelquefois même ce délire que vous appelez poétique , ensuite la raison où mon ame va se réfugier & se reposer des agitations de l'esprit.

Adieu, adieu, aimable V***, toute cette lettre vous prouvera que l'on peut raisonner sans être raisonnable, & me prouveroit aussi votre amitié pour moi, si vous la lisiez avec quelque plaisir, car elle est bien triste & bien peu aimable.

P. S. Mon mari vous dit mille choses; toute son ame & ses pensées sont fixées depuis un an sur une créature bizarre & fantasque. Je veux parler de la fortune qui fait toujours des martyrs & jamais de bienheureux; cette fantasque divinité mérite-t-elle les caresses qu'on lui fait, & les hommages qu'on lui rend?

LETTRE XXXIII.

Milan, ce 11 Mars 1785.

A M**, à Lyon, qui avoit perdu son fils.

JE n'ose pas vous consoler, les ames sensibles comme la vôtre repoussent tout

ce qui peut les distraire de leur douleur ; il faut s'affliger & pleurer avec elles, il n'y a que cette sympathie qui puisse adoucir leur chagrin, & c'est ce que j'ai fait en lisant votre lettre.

Adieu, soumettez-vous aux loix de la nature, & conservez-vous pour elle & pour vos amis.

LETTRE XXXIV.

Milan, ce 16 Août 1785.

A M. le Comte De....

MONSIEUR le Comte, j'ai, mardi, chez moi un enfant d'Apollon (1), qui a besoin d'être inspiré dans un climat si contraire à l'enthousiasme. J'ai donc jetté les yeux sur vous, M. le Comte, pour arrêter l'influence d'une nature si contraire aux élans de l'imagination,

(1) C'étoit un *improvisateur*.

& pour consoler ce pauvre enfant de se trouver si loin de sa patrie ; mais pour faire cette bonne œuvre, il faut accepter un dîner bien frugal , à-peu-près comme ceux que l'on fait dans l'Olympe , où l'on ne se nourrit que de nectar & d'ambroisie.

LETTRE XXXV.

Milon, ce 29 Juillet 1785.

A M. V*** à Marseille.

VOTRE lettre vient de me prouver que les jouissances de l'ame peuvent calmer les douleurs du corps ; je l'ai reçue dans un moment , où des pointes au bout des pîeds & des mains , me tenoient fort occupée de moi-même , car vous savez que lorsque nous souffrons , nous sommes bien peu aimans & bien peu aimables , & que nous ne

sentons vivement que l'amour de nous-mêmes , qui est le plus sot de tous les amours ; cependant votre lettre a tourné toute ma sensibilité vers vous ; vos inquiétudes , vos sollicitudes , enfin l'intérêt que vous prenez à mes maux , m'ont fait sentir qu'il en est bien peu dans la vie qui n'aient leur soulagement & consolation.

Nous allons partir & quitter l'Italie.

Ce beau pays est ce que je vous disois de Rome , un superbe mausolée ; en l'admirant , les larmes coulent , on cherche envain , dans ce grand & bel édifice , le génie qui l'animoit & produisoit des choses immortelles ; on tourne les yeux de tous côtés pour en appercevoir quelques vestiges ; mais on n'en trouve que les cendres. Les beaux-arts sont les êtres animés de l'Italie moderne , on trouve en eux l'ame & la vérité , & dans ces statues , dans ces tableaux qui ont pris la place des hommes , on peut appercevoir ce que les

hommes feroient encore, si leur raison & leur génie n'étoient pas enchaînés.

Mais, en admirant, ces prodiges, la raison gémit de voir ce beau pays, livré au sommeil & à un luxe qui ne va point à son but, je veux dire, de répandre l'abondance & les richesses.

Les philosophes anciens & modernes ont beau déclamer, ils ne me convertiront point en prêchant les privations, & en faisant l'éloge de la vie dure. Qu'ils jouent tant qu'ils voudront la misère au sein des richesses, & vantent l'état sauvage dans le sein de la civilisation, je leur dirai sans cesse qu'ayant renoncé à ce premier état, plus analogue peut-être au bonheur, nous devenons plus misérables encore en nous privant de ce qui peut adoucir notre condition présente, & nous dédommager de tout ce que nous avons perdu, en renonçant à l'état sauvage, pour lequel, selon eux, la nature nous avoit destinés, s'il est vrai, toute-

fois, qu'elle ait eu cette intention, ce qui la mettroit (il me semble) en contradiction avec elle-même : car, pourquoi nous auroit-elle donné la faculté & le desir de nous perfectionner, pour nous placer ensuite auprès de la brute, dont l'homme sauvage est si près. Reconnoissons mieux les intentions & la volonté de la nature, qui en nous donnant le génie, qui est sa plus belle production, voulut nous distinguer, & que nous l'imitassions elle-même dans ses plus beaux ouvrages ; laissons donc à la sombre philosophie son humeur, & tâchons d'aller à la perfection, sans devenir malheureux. Profitions des produits de l'art & de la nature, au lieu de les rendre inutiles ; fuyons les pays, où la nature, abandonnée à elle-même, se dégrade chaque jour, où l'art n'a produit que des merveilles inutiles au bonheur des hommes, & où il y a tous les maux qu'engendre la civilisation, sans aucuns des biens qu'elle donne ; courons donc dans

ces pays, où l'art & la nature s'unissent pour le bonheur du genre humain, & où les lumieres, en éclairant la raison, apprennent à l'homme le chemin du bonheur.

Vous devinez bien que ces réflexions vont nous conduire en France; Paris, pourtant, me fait peur; je me perds, je ne fais plus me retrouver dans son immensité & au sein d'un million d'êtres vivans; je crois être dans un désert, -cette isolation, cette espece de néant attriste mon ame, & fait mourir ma sensibilité.

Mes vœux feroient pour la vie champêtre; si le bonheur est sur la terre, il habite là. La nature nous rapproche de nous-mêmes, elle ne peut ni nous tromper, ni nous égarer; ses prestiges même ne nous éloignent jamais de la vérité & de la vertu, lorsqu'ils passent dans une ame droite & ferme.

Un séjour champêtre, où l'art, en faisant sourire la nature, lui feroit perdre

un peu de sa sévérité, rempliroit mes vœux ; là, sous un beau ciel, je philosopherois sans humeur & sans privation, & si vous veniez quelquefois partager ma solitude, nous goûterions alors tous les plaisirs des sages.

Milan est dans l'agitation des plaisirs, le Roi & la Reine de Naples arrivent ce soir ; je desirerois de revoir la Reine, & je crains de la quitter, voyez donc combien cette sensibilité, qui donne le bonheur & le plaisir, fait aussi les détruire avant qu'ils arrivent à notre ame ; on diroit qu'elle a des aîles pour aller au-devant du bonheur, & l'empêcher de venir jusqu'à nous.



LETTRE XXXVI.

Gênes, ce 15 Juillet 1785.

A Madame G.... à Lyon.

MADAME,

DANS tout ce que vous me dites de vos sentimens pour moi, mon cœur est en rivalité avec le vôtre; c'est en amitié que je veux être votre rivale, car pour tout le reste vous l'emportez.

Vous m'avez deviné, vous savez mieux que moi ce que je veux; tout ce que vous m'avez envoyé, est d'un goût charmant, & beaucoup plus de mon goût; que si je l'avois choisi moi-même.

Le bonnet négligé est très-joli, les fleurs qui l'ornent, mouillées par la rosée du matin, le feroit prendre pour la coëffure de l'aurore; le bouquet de pavots au lieu de m'endormir, me tiendra éveillée pour penser à vous; la robe

noire & la garniture sont fort élégantes; vous avez beau m'envoyer du noir, votre goût est toujours couleur de rose. Je vous fais bon gré d'avoir fait garnir la robe blanche de feuillages; j'aime que dans notre parure nous nous rapprochions un peu de la nature, la coquetterie prend alors un air de vérité qui la rend aimable & très-dangereuse. Il faut être aussi belle femme que vous l'êtes, pour s'occuper d'en embellir une autre.

LETTRE XXXVII.

Gênes, ce 5 Octobre 1785.

A M. S. V. A Marseille.

LES Républicains, malgré leur indépendance & leur amour pour la liberté, ont fait leur cour, & ont très-bien fêté la royauté. La première fête qu'ils lui ont donnée, l'emportoit sur

tout ce que vous avez lu dans la Fable, lorsque les Dieux fêtoient les Déesſes qu'ils aimoient.

Ils reçurent Leurs Majeſtés dans une ſalle magique au milieu d'un jardin ; mais cette ſalle , comment vous la décrire ! la verrez-vous ! quand je vous dirai que des guirlandes de fleurs en formoient la tapifferie , que les colonnes qui l'environnoient en étoient enchaînées , que les illuminations de mille couleurs , relevant l'éclat des fleurs en faiſoient fortir toutes les nuances , & jettoient les ſens dans le ravifſement. Enſuite comment vous peindre l'autre partie du tableau ! ce jardin , dont les lumieres cachées avec art derriere d'épais feuillages , faiſoient de ce jardin un clair-obscur à la premiere partie du tableau , qui eſt cette ſalle magique. Tout ce que je vous dis-là , n'eſt qu'un barbouillage au crayon , pour vous montrer une belle & vive peinture.

Cette fête fut suivie d'un très-beau souper, où les étrangers de qualité & les huit Dames Gênoises députées à la Reine par la République, furent seuls admis. Après le souper, les masques, les danses & les promenades dans le jardin recommencèrent, & ne finirent qu'au lever de l'aurore.

Les maisons Durazo fêtèrent aussi Leurs Majestés dans leur superbe Palais, où toute la noblesse Gênoise & étrangère fut invitée. Ces deux assemblées furent très-brillantes par la parure des femmes, par les illuminations, par la délicatesse des rafraîchissemens, & plus encore par la magnificence du lieu. Les superbes peintures qui ornoient les galeries & les appartemens de ce Palais sembloient, à la faveur de ces nuits brillantes, sortir de la toile, & étoient, je vous assure; bien plus animées, bien plus parlantes & bien plus aimables que tous ceux qui se trouvoient là pour le paroître aux
yeux

yeux de Leurs Majestés. Le Marquis de l'Omélino, ancien Doge , voulut aussi les fêter dans sa maison de plaisance , qui , véritablement , est bien propre à une pareille fête ; mais voulant , en fêtant la royauté , conserver , la liberté républicaine , il introduisit le peuple dans ce jardin ; le désordre , la confusion régnèrent , & la fête fut populaire , au lieu d'être royale.

Le jardin où les enchantemens se succèdent , & où l'on vouloit ménager des surprises à la Reine , ne la surprit que par la licence d'une populace hardie qui la fouloit , & dont elle fut très-incommodée ; cependant les danses , les illuminations , la magnificence d'un souper champêtre servi au milieu du jardin , où l'ordre & la décence régnèrent , firent oublier la confusion d' auparavant.

On donna ensuite l'illumination du Port qui , dans un clin d'œil , & comme par un coup de baguette , fut illuminé ;

II. Partie.

Q

la réflexion des lumieres dans la mer , faisoit une seconde illumination encore plus belle que la véritable.

Le lendemain Leurs Majestés donnèrent à leur tour à dîner sur leur frégate. Je ne vous dis rien de la magnificence du repas , chose trop ordinaire à de tels personnages ; mais ce qui ne l'est pas , c'est la gaieté qui y régna. Nous mangeâmes au son d'une musique délicieuse , & nous bûmes au dessert au bruit du canon au signal du Roi , qui se leva le verre à la main ; le canon tira , & l'on but à la santé de la Reine. Au café elle me dit : je veux que vous voyiez mes appartemens ; elle appella le commandant pour me les montrer : on avoit fait de ce vaisseau l'habitation la plus élégante ; j'en fus enchantée , & je dis à la Reine : Vous êtes toujours chez vous , Madame , & on n'a rien oublié pour vous tromper.

Le soir on donna la dernière fête , qui fut superbe : elle représentoit un

jardin en illuminations au bord de la mer ; les feuillages des arbres & toutes leurs nuances étoient imitées , & presque aussi belles que celles de la nature ; au bout du jardin s'élevoit un pavillon pour Leurs Majestés ; l'architecture en étoit formée avec de la mousseline , sur laquelle serpentoient des guirlandes de fleurs ; des colonnes imitant les marbres les plus rares , avec les bases & les chapiteaux dorés , soutenoient la coupole , dont le tour étoit orné par des festons d'or ; une illumination aussi brillante que votre soleil de Provence , rendoit encore ce coup-d'œil plus éclatant : en perspective du pavillon , étoit un temple toujours en illumination , mais on n'y voyoit aucune divinité ; on auroit pu y placer Plutus , seul dieu des Génois



 LETTRE XXXVIII.

Lyon, ce 25 Mai 1785.

A Madame de R... à Marseille.

Ma très-chere Mere,

NOUS voici arrivés assez heureusement pour la saison , je veux dire sans chaleur ni poussiere ; la pluie pendant deux jours avoit rafraîchi l'air , & animé la campagne , dont la verdure étoit éblouissante ; le charmant spectacle du printems m'a un peu distraite de l'ennui des routes.

J'ai vu le Languedoc , mais la satiété des voyages a détruit en moi le charme de la nouveauté des lieux & des objets , & me rend toute monotone.

Cette Province présente une riche campagne , mais point riante ; le mélancolique olivier qui la couvre , la rend triste :

Nîmes & Montpellier ne sont que des villages très-mal bâtis : dans la premiere

de ces villes , les habitans ne paroissent occupés qu'à nous empêcher de marcher nuds pieds , & dans l'autre , à nous faire mourir plutôt en voulant nous faire vivre : Esculape y rend des oracles que le hazard , plus que la science , rend quelquefois véritables : je l'ai consulté pour vous & pour moi : vous saurez dans un instant sa réponse.

L'extrême malpropreté , l'infection de cette ville avec ses parfums de fleurs & d'aromates, offrent un contraste bizarre aux yeux & à l'odorat ; au reste ces deux villes possèdent l'une & l'autre des promenades qui feroient l'ornement d'une capitale.

Celle de Nîmes sur-tout est enchantresse : elle ressemble à l'isle de Paphos : ce sont des anciens bains Romains , dont on a conservé la forme , & qu'on a ensuite métamorphosés en jardins de la maniere la plus ingénieuse. Ce jardin est dans une isle délicieuse , qui est environnée d'un canal limpide , orné d'ar-

chitecture & de sculpture. Il semble d'abord qu'on ne peut arriver dans ce jardin que par un enchantement, & on y est, en pensant aux moyens d'y arriver. Un temple antique est dans l'enceinte de l'isle, & laisse voir par ses débris, son antique beauté, ou plutôt son élégance, car il étoit en miniature, & les ornemens de sculpture en sont d'un goût précieux.

En voyant l'amphithéâtre, le goût est choqué de trouver l'arène masquée & comblée, pour ainsi dire, par les mures qui la remplissent, & qui annoncent la barbarie.

Au reste, ce beau monument de la grandeur Romaine, feroit encore une grande école d'architecture pour une ville qui voudroit s'embellir : il est à-peu-près dans le même état que celui de Véronne, & je le crois de la même grandeur. La Maison quarrée est un monument précieux par l'excellence de son goût ; il est certainement des beaux sie-

cles de l'architecture & de la sculpture ; il n'y a rien de mieux à Rome parmi ses majestueuses ruines , ni de mieux conservé ; son extérieur est en entier , c'est un temple entouré de colonnes corinthiennes , & orné de sculptures qui sont d'un goût exquis , auxquelles le tems n'a pas touché ; mais l'architecte moderne qui a bâti une Eglise dans l'intérieur de ce temple , est un Maçon qui a fait d'un temple des dieux une mesquine chapelle au vrai Dieu.

Je ne fais trop pourquoi on lui a donné le nom de Maison quarrée ; est-ce parce qu'il est quarré ; la barbarie nomme les choses par la sensation des yeux , les Romains modernes la nommeroient par son nom.

M. de la Mure me réconcilie un peu avec Esculape , que j'avois toujours regardé comme un aventurier ; il ne donne pas à tout venant , comme la plupart de ses semblables , les mêmes remèdes pour les mêmes maux ; c'est l'individu ,

c'est son moral & son physique , & surtout son moral , qui le regle & le décide ; il veut voir & connoître ses malades , & le plus long-tems qu'il est possible ; car il veut connoître l'ame pour guérir le corps : cette marche vous fera connoître sa science & son génie. En me voyant il me fixa , & dit : » Madame est susceptible de vives & promptes impressions , parce que son imagination est très-vive , & que son cœur est très-sensible , voilà ce qu'il me semble voir en elle ; mais des nerfs si délicats ne peuvent gueres résister à un tel moral. » Je lui fis alors le récit de mes maux & de toutes leurs variations : l'oracle prononça , mais je doute de sa sincérité ; je ne crois qu'à sa politesse , car selon lui , mes indispositions sont légères , cependant lorsqu'on souffre , on ne le rêve pas.

Je fus un peu fâchée qu'il fût qui j'étois ; le rang est toujours flatté , & on en est souvent la dupe , quand on ne se tient pas
en

en garde contre lui ; je me ravisois , lorsqu'il me dit : il est des êtres dont l'état naturel est d'être malade ; j'aurois pu lui répondre que la nature étoit plus conséquente , n'ayant fait , & ne voulant aucun être souffrant ; mais j'aimai mieux lui savoir gré de son intention , qui sans doute étoit de me rassurer ou de me faire sa cour ; d'ailleurs on a toujours tort avec les savans : ils sont à-peu-près comme ces enfans malins & rusés , qui ont un prétexte ou un mensonge tout prêt pour répondre à la correction ; il faut pour leur plaire , les laisser croire qu'on les croit , & voilà ce que j'ai fait.

Je l'ai consulté sur les fréquentes faiblesses que vous éprouvez & sur vos insomnies ; mais comme il vouloit savoir des circonstances que j'ignore , & que je n'osois rien hazarder sur une chose qui m'est aussi chère que votre santé , nous convinmes que vous me feriez le détail circonstancié de votre état , & que je le lui enverrois. Ne manquez pas , ma très-

chère mere, de m'envoyer au plutôt ce détail, bien douloureux pour moi, sans doute; mais l'espérance que cet habile homme pourra y apporter quelque soulagement, me tranquillise & me console ; je le demande à Dieu, & c'est le vœu le plus ardent que mon cœur lui adresse.

La poste m'a incendiée, & nous attendrons ici quelques jours que mon sang soit refroidi.

LETTRE XXXIX.

Lyon, ce 3 Mai 1786.

JE suis désolée, ma chère Dame, de vous accabler par les détails ennuyeux & frivoles de ma toilette. En vérité, la peine que nous prenons pour plaire nous coûte trop. En déplaissant, nous serions peut-être plus heureuses, & je crois que je finirai par prendre ce parti, en m'abandonnant tout simplement à la na-

ture , car les Sauvages me font envie ; & il y a long-tems que je leur trouve plus de bon sens qu'à nous. Mais pour vous , Madame , quelque parti que vous preniez , vous remplirez toujours le but de votre sexe & celui de la nature , qui voulut en vous formant , que vous fussiez parée par elle seule.

Donnez donc votre coup de baguette pour que la coquette de gaze soit faite dans une heure : cette coquette n'est pas pour en cacher une autre , mais pour prévenir l'inconstance de l'air.

Je voudrois bien vous faire boire ; dans l'urne (1) que je vous envoie , de ce fameux nectar qui rendoit les hommes immortels , & défiolt les belles femmes comme vous.

(1) C'étoit une urne antique.



L E T T R E X L.

Lyon, ce 10 Mai 1789.

A M. DE LA MARE , à Montpellier.

M O N S I E U R ,

LEs Anciens, plus justes & moins ingrats que nous, idolâtroient le Génie, la Science, & les déifioient.

Si vous étiez né il y a deux ou trois mille ans, lorsque vivoit Esculape, il y auroit eu entre vous & lui une grande dispute. Après une longue discussion entre votre parti & le sien, quelqu'un auroit élevé la voix, en disant, celui qui a étudié la nature morale & physique, & qui la fait par cœur, doit avoir la préférence, & fera dorénavant le Dieu de la Médecine, car la vérité de la science est au-dessus des vains prestiges & des prodiges que son rival met à la place de la vérité : alors la voix qua-

nime vous auroit défié , & elle auroit bien fait ; mais je serois très-fâchée pour notre siècle , & pour moi sur-tout , que vous eussiez existé alors , n'ayant jamais eu de confiance en votre art , que depuis que j'ai vu que vous en puisiez les principes & les règles dans la nature , & que , pour guérir le corps , vous voulez connoître l'ame. Cette marche sûre & infallible vous a fait opérer des prodiges , qui ne sont pour vous que l'effet naturel de votre savoir. Enfin quand on est parvenu à ce degré de science & de lumière , on est non-seulement un grand Médecin , mais un grand Philosophe.



L E T T R E X L I.

Paris , ce 30 Juin 1786.

A Madame de R..... à Marseille.

Ma très-chere Mere.

VOTRE Lettre m'a fait ce plaisir vif & sensible que j'éprouve toujours , lorsque je reçois de vos chères nouvelles. En répandant une douce satisfaction dans mon cœur , vos lettres charment , élèvent encore mon esprit.

Votre style est naturel , coulant , élégant : je le compare , en vous lisant , à une fontaine claire & limpide , qui coule sans gêne & sans contrainte , pour se répandre sur des fleurs ; enfin c'est le cœur lui-même qui parle , & qui s'exprime dans son vrai langage. L'esprit le suit , ne le quitte jamais , & malgré son agréable négligence , il laisse appercevoir qu'il s'est nourri d'une lecture qui l'orne & l'embellit toujours. Pour

moi, je cherche à imiter ce beau naturel, cette simplicité éloquente, qui touche l'ame & plaît tant à l'esprit; mais j'ai beau faire, la nature me contrarie, & elle ne peut se changer ni se vaincre qu'à un certain point, & encore est-elle bien gauche, lorsqu'on veut trop s'éloigner d'elle-même.

Souvent, en vous lisant, je vous fais des reproches de n'avoir pas donné à mon esprit tout ce que j'aime dans le vôtre; il faut me pardonner ce reproche, très-chère maman; j'aime encore assez votre ouvrage, malgré ses défauts.

Ce que vous me dites au sujet du Président du Paty, est bien beau, bien sensible; ce sont des pensées où le cœur & l'esprit sont bien d'accord.

Mais pour immortaliser l'action & le dévouement de ce brave François, qui défendit avec tant de chaleur & d'éloquence la cause de l'humanité, il faudroit que les femmes pussent prononcer.

Si notre sexe présidoit à la Justice, on ne verroit point les barbaries qui paroissent sur la scène du monde, & qui la déshonorent : sans prévention, il appartiendrait aux êtres privilégiés par la nature du côté de la sensibilité, de prononcer dans les causes qui intéressent l'humanité & demandent de la clémence, car les hommes, dominés par les passions de l'orgueil & de l'intérêt, perdent alors cette sensibilité que la nature semble n'avoir fait que leur prêter, lorsqu'on la compare à celle des femmes, & ils deviennent souvent bien plus vindicatifs que justes.

Mais les hommes, toujours despotes à notre égard, nous excluent de tout; ils veulent enchaîner notre génie, comme notre cœur, & masquent leur despotisme, en disant que nous avons trop de l'un, & que nous manquons de l'autre.

Voilà un printems bien peu printems, il se venge de l'hiver qui avoit

pris sa place : Naples ni la Provence n'en ont eu de plus beau ; point de froid ; la neige n'a fait que poudrer la terre , & a disparu sur le champ ; le soleil a toujours brillé , les oiseaux ont chanté , les fleurs ont paré la terre , on eût dit enfin que la nature s'étoit endormie , ou avoit oublié d'envoyer l'hiver.

Les notables sont toujours sur la scène , & occupent fort les spectateurs ; le même acteur qui vient d'être applaudi , est sifflé. Cette inconséquence naît de l'inquiétude des spectateurs , de la médiocrité des acteurs ; peut-être aussi que les pièces qu'on y joue , ne valent pas grand'chose. Ce spectacle est trop agité , trop turbulent , trop peu de sang-froid , pour y voir naître l'ordre & l'harmonie qu'on y desire ; le Roi a pleuré en voyant l'état de ses finances ; ce sont-là de belles larmes , & qui honorent à jamais l'ame de ce Monarque. Je ne vois rien de si beau , de si touchant , que le spectacle d'un Roi mal-

heureux ; celui-ci pleure , & d'autres rient , les Turcs s'agitent , & les Pays-se révoltent.

Ce ne sont-là , ma très-chere mere , que des jeux d'enfans pour la postérité ; depuis deux mille ans , on ne voit plus d'hommes sur la scène du monde.

Dites à M. de V*** que l'amour ne doit pas se plaindre de son inconstance , car l'amitié éprouve de sa part le même sort. Adieu , ma très-chere mere , donnez-moi des nouvelles de votre santé ; mais je veux des détails de vos occupations , de vos plaisirs , pour que je puisse jouir de tout cela comme vous-même : je vous presse contre mon sein , & je vous sens comme si j'étois près de vous.



L E T T R E X L I I .

A la campagne.

A un Abbé , poëte qui aimoit beaucoup
la chasse.

*L'auteur a écrit cette lettre à l'âge de
dix ans.*

VOus êtes un peu trop cruel , aimable Théologal. Comment celui qui donne si saintement la vie à l'esprit , peut-il s'opiniâtrer à détruire de jolies petites créatures que la nature fit dans sa gaieté , & qui sont l'image de votre vivacité ! est-ce parce qu'il ne vous est pas permis de donner la vie , que vous donnez la mort à tout ce qui se trouve sur vos pas & sur votre tête ? c'est se venger d'une manière bien contraire à son ressentiment.



L E T T R E X L I I I.

Paris, ce . . . 1786.

Aimable V * * *.

Pour égayer mes pinceaux, je viens de faire un . . . Dialogue, où j'ai mis aux prises deux êtres qui ne vivent plus ensemble depuis long-tems, le Génie & la Philosophie, que j'aime tant à voir réunis.

Je vous envoie ce petit Dialogue pour vous donner les prémices de mon essai en ce genre; mais c'est une confiance de l'amitié, n'allez pas la trahir: tout le monde n'auroit pas votre indulgence, & je ne pourrois m'en plaindre; car comment pourrois-je faire raisonner juste, deux créatures que je connois si peu, & avec lesquelles j'ai si peu de rapport.

*DIALOGUE entre le GÉNIE & la
PHILOSOPHIE.*

LE GÉNIE.

N'EST-CE pas la Philosophie que j'aperçois ? Oui , c'est elle , je la reconnois encore à son air sérieux & pensif , & à sa démarche grave & composée. Elle est bien changée depuis notre désunion : elle n'a plus ces traits , cette physionomie où l'on voyoit l'empreinte de la vertu , & ce maintien qui annonçoit la dignité de son état. Un air dur & tranchant a pris la place de cet air vénérable : on diroit que sa froideur & son indifférence pour moi ont détruit en elle tout ce qui la rendoit aimable. Elle rêve profondément , mais je suis loin de sa pensée , je ne vois plus dans ses yeux les feux sacrés de mon enthousiasme. Hélas ! je ne suis plus à ses yeux qu'un enfant en délire , dont les jeux & la vivacité n'ont plus rien d'intéres-

fant ; mais elle avance , & je m'éloigne, car son air sec & renfrogné m'interdit, me glace, & il pourroit bien m'échapper un éclat de rire à l'aspect de cette ridicule pédante.

LA PHILOSOPHIE.

Pourquoi t'éloignes-tu , aimable enfant ! tu as l'air de me fuir ; mais que veut dire ce ris malin , que je vois errer sur tes levres que tu mords pour ne pas éclater de rire ? J'en ferois un peu choquée , si la Philosophie n'étoit pas supérieure aux foiblesses de l'amour-propre , & si elle pouvoit s'altérer des malices d'un enfant.

LE GÉNIE.

Cet enfant te fut cher ; tu l'aimas , tu le chéris , tu le voulois sans cesse avec toi , tu le prenois dans ton sein , tu lui faisois mille caresses , & sa familiarité avec toi , en tempérant un

peu ta sévérité , te rendoit bien plus aimable. Mais tout est changé , & tu es bien changée toi-même depuis notre désunion.

LA PHILOSOPHIE.

Tu ne plaides pas mal ta cause , & je te reconnois à ta subtilité ordinaire. Tu as pourtant quelques raisons de te plaindre de moi : je te chéris moins , il est vrai , & j'ai pris l'habitude de vivre sans toi : d'ailleurs tu me serois inutile , les objets qui m'occupent aujourd'hui te sont étrangers , & ne sont point faits pour un enfant aussi ardent & aussi turbulent que toi , ils ne veulent que la tranquille raison & la froide justesse , car je ne cherche pas à rendre les hommes immortels , mais sçavans.

LE GÉNIE.

Ah ! tu es bien dégénérée , & je ne vois plus en toi que la science : com-

ment as-tu pu renoncer à la dignité de ton état , & à la gloire d'immortaliser les hommes par la vertu & par ma puissance , pour te restreindre à les rendre favans ?

LA PHILOSOPHIE.

Les hommes aujourd'hui préfèrent la science à la vertu & à toi ; son langage sacré & ton enthousiasme leur paroissent une chose surannée. Lorsqu'ils voyent dans mes antiques leçons vos traits divins , ils les regardent du même œil qu'un peintre médiocre observe un tableau dont la perfection & le travail le découragent.

LE GÉNIE.

La Philosophie n'est donc plus la maîtresse des cœurs & des esprits ! elle ne commande plus , & ne fait qu'obéir.

LA PHILOSOPHIE.

J'obéis à la nature qui a changé , &
qui

qui dégénere chaque jour chez les hommes ; rien n'est si rare aujourd'hui qu'une ame disposée à se plier à mes antiques leçons , & s'il s'en trouve une , mille choses l'arrêtent & l'éloignent de moi ; tu m'entends , sans que je m'explique davantage , car tu entends à demi-mot.

LE GÉNIE.

Oui , oui , je ne vous entends que trop.

LA PHILOSOPHIE.

La science au contraire ne demande point un être privilégié ; le plus simple , le plus ordinaire , est souvent le plus propre à la culture , & le plus docile à mes nouvelles leçons.

LE GÉNIE.

Et l'esprit , mon ami intime , le renvoyes-tu aussi ?

LA PHILOSOPHIE.

Je n'ai besoin que de sa justesse , car

II. Partie.

S

sa vivacité, son brillant me font inutiles.

LE GÉNIE.

Tu dois être un personnage bien aimable , avec ta justesse & tes calculs.

LA PHILOSOPHIE.

Enfin je domine , & tu ne partages plus les louanges que je reçois. Dans les tems de notre union , tu fixois l'attention des hommes , & tu emportoies seul leur admiration ; je n'étois souvent que le prétexte de leurs études , & c'étoit toi que l'on cherchoit en moi.

LE GÉNIE.

Hélas ! ces tems furent les siècles qui me donnerent naissance , & où je régnois avec tant d'empire : j'ai bien du regret de n'avoir pas coupé mes aîles lorsque ces siècles s'éteignirent , je ne volerois pas vainement aujourd'hui dans des contrées où je ne trouve que du

vuide , & où je ne fais où reposer mes aîles.

LA PHILOSOPHIE.

Tu pleures , tu soupîres !

LE GÉNIE.

Oui je pleure , car je n'ai plus qu'un souffle de vie , & je me sens mourir à chaque instant.

LA PHILOSOPHIE.

Je ferai donc bientôt ton oraison funebre ?

LE GÉNIE.

Qui fera rire tout le monde , car tu as perdu ton éloquence , & moi mes admirateurs.

IMPROMPTU , en répondant à un homme qui refusoit le Génie aux femmes.

DIALOGUE entre la NATURE & le GÉNIE.

Je viens , ô nature ! porter à tes pieds

mes plaintes , & te demander justice d'une injure cruelle que je viens de recevoir.

L A N A T U R E.

Qui es-tu ? comment t'appelles-tu ?

L E G É N I E.

Je m'appelle Génie.

L A N A T U R E.

Toi le Génie ! mais je ne reconnois plus les traits ni la physionomie que je te donnai en te créant : quelle est donc la cause de ce changement , de cette métamorphose ! me tromperois-tu ? ferois-tu quelque aventurier ?

L E G É N I E.

Cette métamorphose est l'injure dont je viens te demander justice ; l'orgueil , cet être fier , insolent & despote , m'a fait la plus grande des offenses ; il m'a ôté mon sexe pour me donner le sien , & tout le monde me rit au nez , en me

voyant la barbe au lieu de ce teint , où tu avois mis le duvet , la couleur de la rose & l'aimable candeur du lys.

LA NATURE.

Console-toi , Génie , je vengerai l'affront que tu viens de recevoir , je punirai l'orgueil d'avoir ainsi dénaturé & défiguré mon ouvrage , tu vas perdre avec ton sexe , sa délicatesse , sa finesse , ses graces , tu n'auras que la force & l'énergie du nouveau sexe que l'orgueil t'a donné , & tes aîles s'useront enfin , en volant sans cesse vers des objets que tu ne pourras atteindre.



LETTRE XLIV.

Lyon, ce 8 Mars 1786.

A un Philosophe françois, qui avoit
plaisanté sur le moral de l'amour.

MONSIEUR,

J'AUROIS voulu que votre lettre eût fait à mon cœur la même impression qu'elle a faite à mon esprit; mais vous savez combien l'organisation délicate & sensible des femmes, les rend difficiles sur les beaux sentimens de la Nature. Je vous parle-là un langage gothique, & de bien mauvais goût. Je ferois pitié aux êtres légers, parfumés, de vos cercles brillans, fatigués, excédés de courir envain après une sensibilité qui les fuit; ils se vengent d'elle, en introduisant un ton qui la proscriit & condamne au ridicule tout être sensible; mais j'avois toujours pensé que la phi-

lophilie étoit l'antipode de la mode ; de la galanterie , & que bien loin de partager les erreurs d'un monde frivole , les philosophes ne cessoient de les fronder. Je vois pourtant par votre lettre que la philophilie a aussi ses erreurs & ses foiblesses , & que les philosophes qui affectent un air d'indulgence , en caressant les erreurs de la multitude , sont de meilleure foi qu'on ne pense ; mais je ne puis leur pardonner de nier le moral de l'amour , trop agreste & peu aimable en sortant des mains de la Nature.

Fin de la seconde Partie.





T A B L E

DE LA PREMIERE PARTIE

LETTRE pag. 1. *L'Auteur part d'Avignon pour se rendre en Italie, par la côte de Gênes. — Dangers & agrémens de cette route. — Arrivée à Savone. Description de cette ville. — Entretien avec un moine Italien. — Belles maisons de campagne depuis Sestres jusqu'à Gênes.*

LETT. pag. 12 *Description de Gênes, sa situation, ses superbes palais, & ses rues étroites. — Jugement sur la parure des dames Génoises. — Principales églises de cette capitale. — Luxe de ses hôpitaux.*

LETT. pag. 17. *Le Palais du Doge, orné des statues des illustres Génois. — Assemblées, ou conversations de la noblesse. — Réflexions sur les Sigisbés, & les mœurs Génoises. — Beaux environs*
II. Partie. T

de Gênes. — Palais & jardins du Prince Doria sur la côte du Ponent,

LETT. pag. 23. *Départ de Gênes. — Passage de la Bocchetta. — Route de Novi à Plaisance. — Aspect riant des campagnes du Parmesan. — Joli costume de ses paysannes. — Description de Parme, son théâtre, le palais & la galerie des Ducs. Le fameux tableau de la Vierge du Corrège. — Académie & promenades de Parme. — Modène, palais ducal, orné de beaucoup de beaux tableaux.*

LETT. pag. 38. *Bologne, plusieurs de ses places ornées de belles fontaines, églises, palais, galeries, Sampieri, Zambecari, & Aldovrandi. Grand théâtre de Bologne.*

LETT. pag. 44. *Suite de beaux portiques couverts, par lesquels on se rend de Bologne à l'église de la Madonna di San-Luca, distante de trois lieues de cette ville. Genre d'adoption très-remarquable, en usage à Bologne,*

Douceur du caractère & du gouvernement Bolonois.

LETT. pag. 46. *Description de l'institut de Bologne. — L'Auteur entend avec plaisir le célèbre Farinello , âgé de 80 ans. — Route de Bologne à Ferrare. Grandeur & dépopulation de cette ville. Tombeau de l'Arioste. — Padoue. Pré-tendue origine de cette ville. Son université ; l'Eglise de Ste-Justine , un des chefs-d'œuvre de Palladio. Superbe place de Prata della valle. Tombeau de Pétrarque à Arquata , à quelques milles de Padoue. — Navigation sur la Brenta. Cette rivière bordée de superbes maisons , & de jardins délicieux , pendant l'espace de vingt milles. Coup-d'œil imposant de Venise.*

LETT. pag. 58. *Réflexions sur l'usage de se masquer pendant une partie de l'année à Venise. Grand canal. Pont de Rialto. Place St.-Marc. Description du palais ducal , & de ses principales peintures. Eglise de St.-Marc & son trésor. Théâtre de Venise. Arsenal.*

LETT. pag. 76. *Détails sur la vie privée ;
& sur la société de Venise. Spectacles.
Description de la fameuse cérémonie du
mariage du Doge avec l'Adriatique.*

LETT. pag. 88. *Conservatoires des filles
à Venise. Excellens concerts exécutés
par les élèves de ces maisons. Les
femmes bien mieux organisées que les
hommes pour la musique , & plus pro-
pres à l'exécution.*

LETT. pag. 91. *Route de Venise à Vi-
cence par Padoue.*

LETT. pag. 97. *Vicence , cette ville est
embellie de beaucoup d'ouvrages de
Palladio. Son théâtre olympique.*

LETT. pag. 99. *Antiquités de Vérone.
Douceur du caractère de ses habitans.
Leur goût pour les arts. Beaux pay-
sages sur la route de Vérone à Brescia.
Beaucoup de tableaux des plus grands
maîtres de l'école Vénitienne ornent les
églises de Brescia. Belle situation de
Bergame.*

LETT. pag. 110. *Milan , cette ville per*

peuplée à proportion de son étendue. Genre de luxe des Italiens. Spectacles de Milan très-brillans. Richesse de sa cathédrale. Ses promenades. — Pavie. Ses monumens. Son université. — Arrivée à Turin.

LETT. pag. 122. Turin. Beau théâtre de la cour. Palais du roi, & sa nombreuse collection de tableaux. Palais de Savoye & de Carignan. Description de la Superga, lieu de la sépulture des rois de Sardaigne.

LETT. pag. 127. La Vénérie, délicieuse maison de campagne du roi de Sardaigne. Le Valentin, autre maison royale. L'Auteur quitte Turin, & prend la route du Mont-Cénis.

LETT. pag. 133. Paysages du Mont-Cénis. — Tableau des Alpes. Chamberry. Aspect peu agréable de cette capitale de la Savoye. Beau chemin, ouvert au milieu des montagnes. Arrivée à Lyon.

LETT. pag. 138. L'Auteur rend compte dans cette lettre d'un voyage qu'elle a

fait à Paris. Premier aspect de cette capitale , & sensation qu'elle fait éprouver au voyageur qui y arrive. Tableau de sa société. Caractère de l'esprit & de la politesse qui y régne. Genre de beauté des femmes. Objets de leurs goûts & de leurs études. Jugement sur les nombreux philosophes de Paris. Jardins & environs de Paris. La Muette. le bois de Boulogne. Les Champs-Élysées. Les Tuileries. — Versailles. — Marly. — Jardin de feu le Maréchal de Biron. — Description de quelques maisons de campagne , à peu de distance de Paris.

LETT. pag. 162. *L'Auteur rend compte de l'emploi de son tems à Naples. — Genre d'hommage très-galant qu'elle rend aux talens du duc de..... un des premiers improvisateurs de l'Italie. — Accueil distingué , fait par la Reine de Naples à l'Auteur.*

LETT. pag. 170. *Réponse à la lettre précédente. Quelques réflexions sur les voyageurs , & sur les auteurs anciens.*

LETT. pag. 176. *Traditions fabuleuses sur l'origine de Naples. Bel aspect de cette capitale, vue du milieu du Golfe.*

LETT. pag. 180. *Intérieur de Naples. Les rues assez larges, & ses maisons peu propres. Anciens monumens tous convertis en églises. Sa cathédrale. Richesse de la chapelle de St.-Janvier. Théâtres. Situation délicieuse du palais du roi. Décoration intérieure de ce palais. Palais de Capo di Monte. Superbe collection de tableaux, de médailles & de pierres gravées, déposée dans ce palais. — Belle promenade sur le bord de la mer.*

LETT. pag. 190. *Catacombes de Naples. Différens monumens de l'histoire de cette ville.*

LETT. pag. 193. *Caraclère des Napolitains. Leur paresse. Leur ignorance. Leur organisation dégénérée. Etat des arts à Naples. Le peuple des provinces plus heureusement organisé pour la musique que celui de la capitale, qui*

ne doit la supériorité de son école , qu'à ses conservatoires , & à une suite de grands maîtres.

LETT. pag. 201. *Ce qu'on appelle à Naples l'Académie. Détails sur ce lieu de rendez-vous.*

LETT. pag. 203. *Genre de luxe des Napolitains. Défaut de goût dans la parure. Pompe souvent ridicule de leurs convois.*

LETT. pag. 206. *Description de Caserte , son superbe escalier , sa chapelle , son théâtre. Magnifique aqueduc pour conduire de l'eau à ce palais. Eloge de la Reine de Naples.*

Fin de la table de la première Partie.



T A B L E

DE LA SECONDE PARTIE.

LETTRE p. 1. *Description du Museum de Portici. — Bronzes, fresques, manuscrits, tirés des ruines d'Herculanum. Statues équestres en marbre de Nonius-Balbus, père & fils. Palais de Portici; sa belle & effrayante situation entre le Vesuve & la mer.*

LETT. pag. 8. *Décoration intérieure, & illumination du théâtre de St.-Charles.*

LETT. pag. 9. *Carnaval de Naples. Affluence prodigieuse dans la rue de Tolède. Mascarades représentant de grands faits mythologiques. Richesse & vérités des costumes de différens personnages.*

LETT. pag. 17. *Courses aux environs de*

Naples. Grotte de Paufilippe , & celle dite du Chien. La Solfatara. — La nouvelle Pouzzole. Ruines & magnificence de l'ancienne. Restes précieux d'un amphithéâtre & d'un temple de Sérapis. Temples de Neptune & de Diane. — Tombeaux antiques. Ruine d'une maison de Cicéron..

LETT. pag. 32. Pont de Caligula au port de Pouzzole. Lieux dont les anciens firent le théâtre des plus grandes scènes de leur mythologie. — Formation subite d'une montagne par l'effet d'un tremblement de terre en 1538. — Lac d'Averne. Grotte de la Sybille. — Ruines de l'ancienne Baye. Débris des palais de plusieurs Empereurs , de Pompée , de Marius , de Pison. — Temple de Diane , de Mercure & de Vénus genitrix. — Tombeau d'Agrippine dans la position même indiquée par Tacite. Champs-Elysées & l'Achéron. Piscine d'Agrippa. — Ruines de Misène , & débris des maisons de campagne de Lucullus & de Pline l'an-

ien. — Ruines de Cumès. — Tombeaux de Virgile & de Sannazar.

LETT. pag. 56. *Description de l'ancienne ville de Pompeïa. Lenteur des fouilles qui s'y continuent. Casernes Romaines. Théâtres ; temple d'Isis. — Distribution intérieure des maisons. — Tombeau de la famille Mammia. Maison de campagne d'un riche citoyen de Pompeïa. — Sensation & idées que réveille l'ensemble de toutes ces ruines.*

LETT. pag. 69. *Herculanum. Magnificence des édifices de cette ville. — Pourquoi on a recombé les anciennes fouilles & discontinué d'en faire de nouvelles. Belle rue bordée de colonnades, & terminée par deux temples superbes. Grandeur & décoration de son théâtre.*

LETT. pag. 76. *L'Auteur, rentrée en France, compare l'aspect de nos petites villes avec celles d'Italie. — Détails sur Lyon. Ses différentes vues. Ses monumens. Ses promenades.*

LETT. pag. 81. *Réponse à la lettre précédente. Expressions multipliées de l'admiration que l'Auteur inspire à ses correspondans.*

LETT. pag. 86. *Il n'est question dans cette lettre, qui annonce le départ de l'Auteur pour un second voyage en Italie, que de la naissance du Dauphin qui eut lieu quelques jours avant la date.*

LETT. pag. 88. *Quelques mots sur Rome moderne comparée avec Rome ancienne.*

LETT. pag. 89. *Climat de Naples, & beauté de sa nature au milieu de l'hiver. — Portrait de l'Auteur en Italien par le Prince son mari.*

LETT. pag. 93. *Détails sur la santé de l'Auteur. — Portrait du duc de G.... à Palerme.*

LETT. pag. 95. *Tournure ingénieuse imaginée par l'Auteur, pour peindre avec vérité les femmes de Naples. — Genre*

d'esprit des femmes d'une certaine capitale , & maniere de s'en donner un quelconque sans avoir recours à la nature.

LETT. pag. 100. *Détails domestiques. — Goût de la musique presque exclusif dans plusieurs parties de l'Italie.*

LETT. pag. 104. *Sentimens philosophiques de l'Auteur. — Réflexions sur les désastres de la Calabre en 1783.*

LETT. pag. 108. *Au duc de B... à Naples , sur ce même tremblement de terre.*

LETT. pag. 110. *Dans cette lettre , adressée à la Reine de Naples , l'Auteur félicite cette princesse sur ses heureuses couches.*

LETT. pag. 112. *Sur les auteurs anciens & leur lecture. Climat de Paris en opposition avec celui de l'Italie. — Impressions profondes ou agréables pro-*

duites par le séjour de Rome & de Naples. — Maniere d'observer & d'écrire de l'Auteur pendant son voyage en Italie. — Portrait de la Reine de France. Accueil qu'en reçoit l'Auteur.

LETT. pag. 125. Réponse à la lettre précédente. Reflexions générales sur les poètes Italiens.

LETT. pag. 132. Portrait de l'Auteur en vers françois , par Madame du Boccage.

LETT. pag. 133. Réponse & remerciemens de l'Auteur pour la lettre précédente.

LETT. pag. 134. Lettre à l'Auteur sur le plaisir que font ses lettres , & les admirateurs qu'elles lui procurent.

LETT. pag. 137. Paysage & aspect du Mont-Cénis pendant l'hiver.

LETT. pag. 140. Deux mots au cardinal , sur le plaisir que donne à

*P*Auteur l'espérance de le voir bientôt.

LETT. pag. 141. *Au même pour lui témoigner ses regrets de ne l'avoir pas trouvé à Milan.*

LETT. pag. 142. *Reproches agréables au même.*

LETT. pag. 143. *Dans cette lettre adressée à M. Guénaud de Montbeillard, l'Auteur s'excuse de n'avoir pu se rendre à l'invitation qui lui avoit été faite d'aller à Montbard.*

LETT. pag. 144. *A Madame de Montbeillard, pour le même objet. Sollicitudes & intérêt pressant de l'Auteur, pour la santé de Monsieur de Montbeillard, alors fort dérangée.*

LETT. pag. 146. *La manie des voyages est un véritable abus de la liberté. — Réflexions sur l'amour-propre & sur le dégoût de la société, qui vient presque toujours à la suite des voyages trop souvent répétés. — Distinc-*

tions entre le bonheur réel & le bonheur imaginaire.

LETT. pag. 155. *Réponse à la lettre précédente. — Nouvelles idées ajoutées à celles qui sont l'objet de cette lettre.*

LETT. pag. 164. *Sentimens de l'Auteur sur divers sujets de morale. — Son opinion sur l'orgueil & la société. Son goût pour la solitude.*

LETT. pag. 173. *Consolations à un père qui venoit de perdre son fils.*

LETT. pag. 174. *Invitation à dîner au Comte de... à Milan.*

LETT. pag. 175. *L'Auteur sur le point de quitter l'Italie, se livre encore à quelques réflexions sur ce pays.*

LETT. pag. 181. *Détails sur la toilette des femmes. Genre de parure qui leur sied le mieux.*

LETT. pag. 182. *Descriptions des fêtes données à leurs Majestés Siciliennes,*

à leur passage par Gênes , par la République , & par les nobles Durazzo & Lomellino. — Illuminations du port de Gênes. — Dîner donné par leurs Majestés à bord de leur frégate.

LETT. pag. 188. Retour de l'Auteur en France , par le Languedoc. Monumens anciens & modernes de Nîmes. Médecins de Montpellier consultés sur la santé de l'Auteur. — Réflexions sur la médecine & les médecins.

LETT. pag. 194. Détails de toilette.

LETT. pag. 196. Cette lettre est adressée à M. de Lamure , fameux médecin de Montpellier ; l'Auteur le remercie des soins qu'il lui a donnés , & le félicite sur leur succès.

LETT. pag. 198. Eloge du président Dupati. Réflexions sur la première assemblée des Notables.

LETT. pag. 203. Reproches d'amitié à un Abbé qui aimoit trop la chasse.

LETT. pag. 204. Cette lettre n'est que

l'envoi d'un dialogue entre le Génie & la Philosophie qui termine cet Ouvrage.

LETT. pag. 214. Réflexions sur le moral de l'amour & sur la philosophie.

Fin de la Table de la seconde & derniere Partie.





Jo 1171

Episch

